DES

N.° 574.

PASSIONS,

Considérées comme Causes, Symptômes et Moyens curatifs de l'Aliénation mentale ;

THÈSE

Présentée et soutenue à l'Ecole de Médecine de Paris, le 7 Nivose an 14, suivant les formes prescrites par l'article XI de la loi du 19 ventose an XI, conformément à la décision du Ministre de l'Intérieur du 20 fructidor an XIII,

PAR E. ESQUIROL.

A PARIS,

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT JEUNE,

Imprimeur de l'Ecole de Médecine, rue des Maçons-Sorbonne, n.° 13.

AN XIV (1805).

0 1 2 3 4 5 6 7 8 9 10 11 12 13 14 15 16

PRÉSIDENT,

M. LEROUX.

EXAMINATEURS,

MM. HALLÉ.

LALLEMENT.

LASSUS.

LECLERC.

RICHARD.

Par délibération du 19 frimaire an 7, l'École a arrêté que les opinions émises dans les dissertations qui lui sont présentées, doivent être considérées comme propres à leurs auteurs; qu'elle n'entend leur donner aucune approbation ni improbation.

A

PH. PINEL,

Hommage de ma reconnaissance.

E. ESQUIROL.

DES PASSIONS,

Considérées comme Causes, Symptômes et Moyens curatifs de l'Aliénation mentale.[1]

L'ÉTUDE de l'aliénation mentale a été si négligée jusques à nos jours, qu'on ne s'est pas encore avisé de la regarder comme un objet de médecine clinique. On s'est arrêté aux symptômes les plus saillans, aux désordres des facultés intellectuelles ; on n'a vu que cela, et chacun s'est épuisé en recherches sur le *délire*. Ces recherches excitaient d'autant plus l'émulation des auteurs, que chacun pouvait se refuser d'admettre ce qui avait été dit avant lui, et donner un libre cours à son imagination. Les métaphysiciens ont pensé que cette maladie appartenait exclusivement à leurs discussions, comme les moralistes s'étaient attribué à eux seuls de connaître et de diriger les passions. Les uns et les autres ont perdu de vue le véritable point de départ; ils ont négligé l'homme physique, et se sont jetés dans de vaines théories. D'un autre côté, que de travaux sur l'anatomie du cerveau, sans autre fruit qu'une description plus exacte de cet organe, et la certitude désespérante de ne pouvoir jamais assigner à ses parties des usages d'où l'on puisse tirer des connaissances applicables au libre exercice des facultés de l'entendement, ou à ses désordres !

Ce n'est que depuis le milieu du dernier siècle qu'on s'est livré à des recherches pratiques sur l'aliénation. On commença à observer

quelque chose de plus que la lésion des facultés intellectuelles. L'habitude de voir de près les aliénés réveilla l'attention sur leur caractère, leurs passions, leurs déterminations. On sentit la nécessité d'apprécier les influences sans nombre auxquelles ils sont soumis. Et non-seulement les climats, les saisons, l'âge, le sexe, le tempérament, le régime, la manière de vivre, influent sur la fréquence, le caractère, la durée, les crises, la terminaison, le traitement physique et moral de cette maladie; mais elle est encore modifiée par l'état des facultés intellectuelles, les progrès de la civilisation, les passions, les mœurs, les usages, les lois, la situation politique de chaque peuple. De tous les ouvrages qui ont été publiés sur cette maladie, il n'en est aucun qui ait eu un succès plus complet et mieux mérité que le traité de l'aliénation mentale du professeur *Pinel*. Aucun d'eux n'a eu en France une influence plus marquée sur ceux pour qui il a été écrit. Depuis sa publication, qui fera époque dans les fastes de la médecine et de la philosophie moderne, le sort des aliénés s'est infiniment amélioré. Un esprit philantropique dirige la surveillance active qu'ils exigent; une douce sensibilité, une fermeté éclairée, ont pris la place de la violence et d'une aveugle brutalité. On ne contient plus les furieux avec des chaînes comme des bêtes féroces. Les maisons publiques ont pris une direction plus utile. La bienfaisance du Gouvernement y a multiplié les secours propres à seconder les efforts de la nature et de l'art; et si partout les principes du professeur *Pinel* ne sont pas mis à exécution, partout au moins on s'efforce de paraître plus humain à l'égard des aliénés. La possibilité de les guérir est devenue une vérité générale; la crainte des rechûtes s'affaiblit chaque jour, depuis que des principes plus certains président à leur traitement. Ainsi, les consolations de l'espérance gagnant tous les cœurs, les parens des aliénés, au lieu de chercher une maison de réclusion et de sûreté, réclament des maisons de traitement et les secours de l'art. Mais un grand nombre ne peut entrer dans les hospices; le préjugé l'en éloigne. Ce préjugé n'est point fondé sur les prétentions de

l'amour-propre, ni sur l'orgueil des richesses ; il repose sur la connaissance des inconvéniens inséparables des grandes réunions de malades, comme l'a très-bien fait sentir le docteur *Cabanis* dans son rapport sur l'administration des secours publics. Ce médecin ne se borne point à dévoiler ces inconvéniens, mais il indique les avantages inappréciables des petites réunions de malades : « Pour que la « médecine se fasse d'une manière utile aux malades et à l'art, il « faut que le médecin ait un intérêt direct toujours présent à « ses yeux, de bien traiter et de guérir ; qu'il ne sait pas distrait « par la multiplicité des objets qui s'effacent les uns par les autres ; « qu'il puisse se donner le temps de voir tous les cas avec la plus « grande attention, et faire plusieurs visites par jour ; qu'il soit au-« torisé à régler le régime aussi bien que l'administration des re-« mèdes. N'est-il pas impossible d'obtenir tout cela dans les grands « hôpitaux »? Ces considérations expérimentales sont principalement applicables aux maisons destinées à traiter les aliénés. Il faut vivre avec eux pour apprécier les soins infinis, les attentions de détail qu'ils exigent ; on ne se doute nullement du bien qu'ils retirent d'une communication constante et amicale avec le médecin qui les traite. Que de leçons précieuses celui-ci ne reçoit-il point ! que de connaissances pratiques n'acquiert-il point sur l'homme physique et moral ! dans leurs gestes, dans leurs mouvemens, dans leurs regards, dans leurs propos, souvent dans des nuances imperceptibles à tout autre, il puise la première pensée du traitement qui convient à chacun. Sans doute l'effroi qu'inspirent quelques aliénés, la rudesse sauvage de quelques autres, le silence obstiné de quelques-uns à éloigner d'eux tout le monde, la difficulté de saisir les formes variées et fugitives de l'aliénation, ont découragé ceux qui ont voulu cultiver cette branche de l'art de guérir. Il n'y a aucun homme instruit qui ait voulu s'enfermer et vivre avec eux ; aucun n'a eu le courage de dévorer les dégoûts de tous genres auxquels sont exposés ceux qui sont plus empressés à leur prodiguer des soins. Et cependant, ce n'est qu'en vivant avec les aliénés, en

les voyant plusieurs fois le jour, en suivant tous les écarts de leur imagination, toute la bizarrerie de leurs actions, qu'on peut espérer d'acquérir des connaissances précises et étendues sur l'aliénation mentale. N'est-ce point en vivant, pour ainsi dire, avec eux, que le professeur *Pinel* a conçu les principes du traitement moral, fruit de l'observation autant que du génie? Ne dois-je point les nombreux succès obtenus dans mon établissement, à la résolution de vivre au milieu des fous confiés à mes soins? Ne dois-je pas aussi à cette résolution un grand nombre d'observations, plusieurs rapprochemens utiles, quelques résultats généraux inaperçus, enfin une expérience qu'on ne peut obtenir qu'au sein même des asiles ouverts pour le traitement des aliénés?

Je ne parcourrai point l'histoire de cette maladie depuis *Hippocrate* jusques à nous; je ne détaillerai point les causes sans nombre qui y prédisposent ou la déterminent; il faudrait embrasser les divers systèmes des métaphysiciens sur l'origine, le siége, le développement des facultés intellectuelles; il faudrait pénétrer dans les replis du cœur humain pour analyser les passions qui occupent une si grande place dans l'étude de l'aliénation. Ne faudrait-il pas apprécier les influences variées de l'homme physique sur l'homme moral, pour juger si tel désordre intellectuel et moral appartient à la prédominance vicieuse de tel organe, de tel système, de telle fonction? Les recherches sur les caractères de chaque espèce d'aliénation sont encore plus difficiles; ces aperçus généraux n'appartiennent qu'aux grands maîtres. L'embarras s'accroît quand on veut approfondir les principes du traitement. Comme celui de toutes les maladies difficiles à guérir, le traitement de l'aliénation a varié suivant le système médical dominant dans chaque siècle: les anciens ne connaissaient que l'emploi de l'ellébore; les modernes ont prodigué les saignées, les purgatifs, les douches. Cependant, *Aretée*, *Celse*, *Cælius Aurelianus*, ont tracé les premiers traits du traitement moral; *Erasistrate* et *Galien* en ont fait une heureuse application. Depuis, les moyens pharmaceutiques ont été livrés

à l'empyrisme ; le traitement moral a été presque entièrement perdu de vue, et les traités généraux de médecine semblent n'en parler que pour en conserver la tradition. Une nation rivale et jalouse en avait long-temps fait un secret, en se donnant le mérite d'une découverte qui ne lui appartient pas : ce dont les docteurs anglais avaient fait un secret, le professeur *Pinel* l'a publié dans son traité l'*Aliénation mentale.*

Avant d'entrer dans les détails, il faut bien s'entendre sur ce que l'on veut dire par traitement moral : c'est l'application des facultés de l'entendement, des affections morales, au traitement de l'aliénation mentale; tout le reste appartient à l'hygiène morale ou aux médicamens.

L'encéphalon, comme siége de l'intelligence, comme centre de la sensibilité, réagit sur les autres organes, dont il reçoit les impressions ou affections; en sorte que, relativement à l'état actuel de nos idées, de nos affections morales, les propriétés vitales de nos organes peuvent être excitées, suspendues, perverties, et même anéanties. La crainte abat les forces musculaires, et détermine souvent la paralysie des organes excréteurs. La frayeur concentre les forces de la circonférence au centre, et rappelle le sang vers les gros vaisseaux ; une conversation vive et animée pendant le repas aiguise l'appétit et facilite la digestion. L'idée d'un objet aimable excite les organes reproducteurs ; et *Tissot* avait remarqué que les plaisirs de l'amour jettent moins dans l'abattement et la lassitude lorsqu'ils sont puisés dans le sein d'un objet aimé. Le courage nous prémunit contre les maladies. Les étudians en médecine qui s'exercent avec le plus d'ardeur aux dissections anatomiques conservent leur santé au milieu des émanations cadavériques accumulées dans les amphithéâtres ; tandis que ceux qui se livrent avec paresse et dégoût à cette étude sont frappés de fièvres de mauvais caractère. Les médecins savent que c'est à la fermeté, au dévouement qu'ils apportent dans l'exercice de leur ministère qu'ils doivent

de résister aux miasmes épidémiques, à la contagion. Depuis long-temps on a observé que les armées victorieuses triomphent des influences épidémiques qui ravagent les armées découragées par les déroutes et les défaites. Les affections morales n'influent pas moins sur la guérison d'un grand nombre de maladies; l'odontalgie cesse par la vue seule d'un dentiste; elle cède à l'appréhension des douleurs que doit causer l'extraction d'une dent. *Variola* raconte qu'un paralytique qui gardait le lit depuis plusieurs années, voyant le feu à sa maison, eut une telle frayeur, qu'il abandonna brusquement son lit, courut chez ses voisins pour se dérober aux flammes et réclamer des secours. *Bartholin* cite un exemple plus singulier encore. Un muet souffrait depuis long-temps les mépris et les injures de sa femme. Un jour, étant plus maltraité qu'à l'ordinaire, transporté de colère et de fureur, sa langue se délie, et il rend avec usure à sa femme ses impertinences et ses injures. L'histoire du fils de *Crésus* est connue de tout le monde. Les fièvres intermittentes se guérissent aussi par de vives émotions de l'ame, et même par l'attention long-temps arrêtée sur un objet, ou par l'imagination fortement exaltée. Tous les auteurs de physiologie et de pathologie sont pleins de faits analogues qui prouvent tous que les facultés intellectuelles et morales modifient l'action vitale de nos organes, la troublent, l'excitent, la ramènent au rythme de la santé; mais aussi elles peuvent donner la mort. *Pline* en rapporte un grand nombre d'exemples dans le liv. LXIII, §. 12.

Cette influence ne se borne pas aux centres principaux de la sensibilité; elle s'exerce sur les extrémités du système nerveux, et nos sensations elles-mêmes sont soumises à l'empire de nos idées et de nos affections. Celui dont tous les projets réussissent, dont les affections sont gaies, dont le cœur est satisfait et l'esprit content, recevra des objets extérieurs des impressions bien différentes de celles que ces mêmes objets feront sur les sens d'un homme agité de soucis déchirans, de sentimens pénibles. Un homme pusillanime, une femme craintive, auront peur du plus petit bruit; dans les ténèbres, s'ils sont effrayés, ils prêteront de la réalité à

une ombre, et prendront pour les pas d'un homme le mouvement le plus léger. Un malfaiteur pâlit, tremble et se trahit souvent lui-même, par sa contenance, à la vue d'un agent de la Police. Si les idées, les affections morales, exercent sur l'organisme une influence si marquée, pourquoi nier cette influence sur la guérison d'une maladie qui si souvent appartient au système nerveux, et qui ne reconnaît d'autre cause que l'altération des fonctions de ce système?

Sans doute, un grand nombre d'aliénations dépendent de l'altération de quelque secrétion, de la suppression de quelque évacuation, de la répercussion des maladies cutanées, de la présence des corps étrangers dans la cavité cérébrale ou dans l'abdomen; mais aussi elle dépend souvent du spasme des principaux centres de la sensibilité : de même que les convulsions musculaires ne supposent pas toujours des altérations organiques des solides, ou des humeurs, mais bien de l'altération nerveuse des muscles; altération qui exalte l'action musculaire, la diminue, ou la rend irrégulière. Les propriétés du système cérébral et nerveux peuvent éprouver les mêmes lésions, sans pour cela qu'on trouve des traces de ces lésions, et sans qu'on puisse lui assigner de cause matérielle. Non-seulement l'encéphalon, le système nerveux peuvent être affectés primitivement par le désordre, l'exaltation ou la diminution de leurs propriétés vitales, mais ils peuvent l'être sympathiquement par des amas gastriques intestinaux de diverse nature. L'ivresse, la présence de certains poisons dans l'estomac, exaltent ou paralysent les fonctions du cerveau. Le même phénomène sympathique a lieu par le séjour de matières muqueuses, atrabilaires, par celui des vers dans le conduit intestinal. Les désordres du système hépatique et splénique, les engorgemens des glandes mésentériques sont aussi la cause première de l'aliénation. Le trouble dans les fonctions de la génération altère les facultés intellectuelles. Les désordres sympathiques ne sont-ils pas causés par le spasme des intestins, du diaphragme, des viscères épigastriques, des organes reproducteurs?

Dans tous ces cas, peut-on méconnaître l'influence sympathique des organes essentiels à la vie, indépendamment de toute altération primitive du centre sensitif ou de ses dépendances ? Si tous les phénomènes de la sensibilité se rapportent au cerveau, cette propriété n'a-t-elle point des foyers d'action et de communication, placés, répandus, disséminés dans les diverses régions? Les impressions des sens se rendent immédiatement au cerveau; mais les impressions morales, telles que la tendresse, la haine, ne se dirigent-elles pas d'abord sur le plexus cardiaque? La terreur, la colère agissent primitivement sur le plexus diaphragmatique; enfin le besoin d'aimer, le désir de se reproduire, l'amour, les impulsions et affections qui en dépendent, se réfléchissent sur les plexus génitaux. Faut-il être surpris si la lésion des propriétés vitales, celle des fonctions des organes qui reçoivent les nerfs de ces divers foyers sensitifs, réagissent sur le centre de la sensibilité? Les impressions morales peuvent dissiper les spasmes, l'affaiblissement, la paralysie même des organes affectés, alors qu'ils ne réagissent pas sur le cerveau; pourquoi ces mêmes impressions ne réussiraient-elles point pour faire cesser les effets sympathiques lorsqu'ils ont lieu?

Mais accordera-t-on à l'influence morale le même pouvoir, lorsque l'aliénation est sympathiquement causée par l'engorgement des viscères ou par l'altération des humeurs? Pourquoi ne s'étendrait-il point jusqu'à ces cas maladifs, lorsqu'il n'y a point de lésion organique? Les impressions morales déterminent un ébranlement, un mouvement quelconque dans les fibres organiques; la force tonique en est modifiée; les solides, réagissant sur les fluides, leur communiquent ce mouvement oscillatoire, leur rendent le ton propre à l'organisme, leur donnent la disposition vitale nécessaire pour disposer, préparer, déterminer la solution des maladies par une crise favorable. La crainte, la frayeur, les secousses subites font souvent couler abondamment l'urine; la colère provoque des évacuations bilieuses; la fureur augmente la secrétion salivaire; la joie, le chagrin, des émotions du cœur excitent l'effusion des

larmes, qui est souvent critique dans les affections nerveuses. Ce que je dis ici de la solution des maladies humorales est confirmé par les faits sans nombre rapportés par les physiologistes et les pathologistes. D'après ces considérations, auxquels on me reprochera, peut-être, d'avoir donné trop d'étendue, faut-il s'étonner si le professeur *Pinel*, accorde tant d'importance au traitement moral de l'aliénation, et s'il le regarde comme propre à la guérison de la plupart de ces maladies, lorsqu'elles ne sont pas dégénérées en habitude? Mais la suite prouvera mieux que les raisonnemens et la discussion le pouvoir de ce traitement. L'observation sera la meilleure réponse aux objections faites par quelques médecins de bonne foi; elle servira à apprécier le dédain de quelques hommes prévenus et intéressés contre une méthode qu'ils ne se sont pas donné la peine d'approfondir, ou qu'ils affectent de méconnaître. Les faits que je me propose de publier sont assez nombreux pour répandre quelque lumière sur cette partie de la science. Mais le hasard a présidé à toutes ces belles guérisons!..... Un premier fait dû au hasard, accueilli par l'observation; soumis à de nouveaux essais, justifié par l'expérience, ne devient-il pas une vérité incontestable, un principe certain dont le génie se sert pour reculer les bornes d'une science, ou hâter le progrès des arts?

Les impressions de peine et de plaisir qui naissent de l'intérieur, ou qui sont provoquées par les objets placés hors de nous, nous avertissent sans cesse du besoin de la conservation et de la reproduction de notre être; elles nous inspirent de l'attrait pour les choses qui doivent nous faire atteindre à ce double but, et de l'éloignement pour celles qui peuvent s'y opposer ou le contrarier; et l'homme est averti par la peine ou le plaisir, du choix qu'il doit faire. Par cette sage prévoyance, la naure a voulu soustraire à l'empire de notre volonté le soin de notre propre conservation; tandis que dans la peine et la douleur, elle a placé une sauvegarde contre l'influence nuisible des choses qui ne sont pas en rapport avec notre organisation. Mais en même temps elle a fait

à l'homme le funeste présent de la perfectibilité. Avec la faculté de perfectionner son être, d'agrandir le cercle de ses connaissances, d'étendre ses rapports, l'homme a acquis le pouvoir de multiplier ses jouisances; il s'en est créé aux dépens de sa propre organisation. Mille besoins ont donné naissance à des désirs nouveaux; et les passions que ceux-ci engendrent sont la source la plus féconde des désordres physiques et moraux qui affligent l'homme. L'amour, la colere, la terreur, la vengeance, ne peuvent être confondues avec l'ambition, la soif des richesses, l'orgueil de la célébrité, et tant d'autres passions qui sont nées de nos rapports sociaux. Ainsi, les premiers besoins se bornent à ceux de notre conservation et de notre reproduction; ils provoquent les déterminations de l'instinct. Une impulsion interne nous porte à les satisfaire. Nos besoins secondaires se rattachent aux premiers; mais les désirs qu'ils excitent acquièrent d'autant plus de force, que nos rapports avec les objets propres à les satisfaire sont plus multipliés : ils enfantent les passions. Il est enfin des besoins qui n'ont aucun rapport avec notre conservation; ils reposent uniquement sur nos rapports sociaux; ils sont le fruit du développement de nos facultés intellectuelles; ils ont pour cause et pour terme nos rapports avec tout ce qui nous environne; ils déterminent les passions factices, l'ambition, l'avarice, l'amour de la gloire, de la célébrité, le point d'honneur. Cette distinction, qui est le résultat de l'observation la plus sévère, est bien propre à concilier deux opinions très-opposées en apparence. Il est des moralistes qui veulent extirper les passions du cœur de l'homme; d'autres ont soutenu qu'interdire les passions aux hommes, c'était leur défendre d'être hommes. Sans doute un homme sans passions est un être de raison; mais n'est-il pas plus heureux celui qui sait se garantir des passions factices, produit d'une fausse direction donnée à ses facultés intellectuelles et morales?

En poursuivant l'étude des passions, nous les verrons en rapport constant avec l'aliénation. Dans les pays méridionaux, la manie est

plus fréquente que dans le nord; elle a des caractères dépendans de l'influence des climats : le printemps, l'été, en excitant l'énergie des facultés physiques et intellectuelles, réveillent les passions, leur donnent plus d'activité, et prédisposent plus particulièrement à la manie. Les vicissitudes atmosphériques, modifiant l'état physique et moral de l'homme, contribuent aussi à modifier les aliénés. Celui qui, à l'entrée de l'automne, était déjà inquiet, tourmenté d'idées tristes, finit par devenir bientôt mélancolique. Les peuples chez lesquels la civilisation est plus avancée, chez lesquels les facultés intellectuelles sont plus développées, ont les passions plus véhémentes, plus impétueuses, plus variées : chez eux, les passions factices jouent le plus grand rôle, et l'aliénation avec toutes ses nuances assiége l'homme. Aussi cette maladie est-elle plus fréquente chez les peuples policés; dans les villes que dans les campagnes; dans les capitales que dans les villes du second ordre. Les secousses politiques en mettant en jeu toutes les passions, en donnant plus d'essor aux passions factices, en exagérant les passions haineuses, en multipliant les besoins de certains individus, en privant les autres d'une fortune devenue nécessaire à leurs habitudes, les commotions politiques augmentent le nombre des aliénés : c'est ce qu'on a observé après la révolution d'Angleterre; c'est ce qu'on observe en France depuis notre tourmente révolutionnaire.

L'enfance est à l'abri de cette terrible maladie, à moins qu'une disposition originaire ne l'expose à la démence ou à l'idiotisme. Mais, à l'époque de la puberté, le développement de nouveaux organes excitant des sentimens et des besoins nouveaux, les affections du jeune homme prennent une nouvelle direction; heureux si les vices de l'éducation et de la société ne lui ont pas appris à trahir les vues de la nature! L'aliénation, inconnue avant cet âge, trouble alors les premiers instans de l'existence de l'homme; elle prend le caractère des passions de cet âge : elle est véhemente, furieuse, amoureuse, avec le caractère aigu, à moins que, par un coupable abus de soi-même, ayant usé ses facultés physiques et morales,

le jeune homme ne soit entraîné dans une vieillesse précoce, et plongé dans l'hypocondrie, la démence, l'idiotisme, signes précurseurs d'une fin prochaine. Dans l'âge viril, les besoins sociaux se multipliant, les facultés intellectuelles et morales se développent, s'étendent, s'agrandissent; l'intérêt personnel s'éveille; la dissimulation fait place à la candeur de l'adolescence: le besoin de se reproduire avait seul rempli toute l'existence morale de l'homme; maintenant ses rapports avec l'objet aimé se relâchent; mille projets occupent sa pensée; et à mesure que les passions amoureuses s'affaiblissent, les passions factices se fortifiant, l'ambition, l'amour de la gloire, l'avarice remplacent les charmes de l'amour et les délices de la paternité. Aussi, dans l'âge viril, toutes les sortes d'aliénations sont plus nombreuses et plus opiniâtres; elles deviennent plus facilement chroniques; elles paraissent tenir plus particulièrement à quelque lésion abdominale; elles prennent une teinte plus sombre, plus triste, et se jugent souvent par le flux hémorrhoïdal et des évacuations bilieuses. Le sentiment de son impuissance rend la vieillesse plus calme. Méditant sur les écarts auxquels entraînent les passions, le vieillard s'isole, devient misantrope et égoïste; l'aliénation pourrait-elle avoir accès chez des individus incapables d'avoir des passions? Aussi cette maladie est-elle très-rare dans la vieillesse. Cependant on en rencontre quelques exemples, qui font exception sans doute; mais ils ont tous eu lieu chez des sujets qui avaient conservé leur forces physiques et morales. Car il ne peut être question ici du délire qui accompagne la décrépitude, et marque les derniers pas de quelques individus dans la route de la vie. De quel intérêt n'est-il point de comparer le développement des passions, le temps de leur plus grande force, leur décroissement, et les périodes de la vie avec la fréquence, le caractère, la durée, les crises, le traitement de l'aliénation mentale? Dans l'enfance, point de passions, point d'aliénés; à l'âge de puberté, les passions se montrent, l'aliénation se manifeste; dans l'âge suivant, toutes les passions se déchaînent, la manie est plus fréquente;

elle disparaît à l'époque de l'âge où les passions s'éteignent.

Les passions sont plus vives, plus animées, plus érotiques chez les femmes. Aussi, indépendamment des causes qui tiennent à leur organisation, les femmes sont plus exposées à l'aliénation; elle a des caractères qui sont propres au sexe, et des terminaisons qui lui sont exclusives. Les anciens, et parmi eux *Cœlius Aurelianus*, pensaient qu'il y avait moins de femmes aliénées que d'hommes: dans notre Europe, il y a plus de femmes, comme l'a observé le professeur *Pinel*. Nous trouverons la cause de cette différence dans la comparaison des mœurs des anciens avec celles des peuples modernes; nous la trouvons dans les vices de notre éducation; l'abus de la musique, la fréquentation des théâtres et des sociétés dès l'âge le plus tendre excitent les passions à une époque de la vie où les organes propres à les satisfaire sont à peine ébauchés; dans la vie molle, inactive et inappliquée; la profusion des romans, dont la lecture donne aux jeunes personnes une activité précoce en exaltant l'imagination, leur inspire les idées d'une perfection imaginaire qu'elles veulent acquérir, et qu'elles sont désespérées de ne trouver nulle part. Toutes ces causes rendent les femmes d'une susceptibilité extrême, et les prédisposent à toutes les affections nerveuses, à l'aliénation mentale.

En comparant ainsi les passions avec les tempéramens, les professions, la manière de vivre, nous verrions que les circonstances les plus favorables à leur développement et à leur exaltation, sont celles qui prédisposent et déterminent plus ordinairement l'aliénanation. Ces rapports ne sont pas les seuls; les passions ont un siége commun avec la manie, la mélancolie et leurs variétés.

Les passions appartiennent à la vie organique: leurs impressions se font sentir dans la région épigastrique; que ce soit primitivement ou secondairement, elles ont là leur foyers; elles altèrent sensiblement la digestion, la respiration, la circulation, les excrétions, dont les organes forment le centre épigastrique. L'amour exerce une action manifeste sur la respiration et la circulation; la colère

accélère la circulation, pousse le sang vers la tête; les émotions vives de terreur, de frayeur, causent des resserremens convulsifs, des constrictions douloureuses au cardia, au pylore; les phénomènes pathologiques; les désordres maladifs qui arrivent subitement et déterminent des affections aiguës ou chroniques; les altérations des viscères à la suite des passions concentrées, tristes, et qui usent lentement et sourdement les ressorts de la vie; leur influence sur toute l'économie, soit qu'elle détermine des maladies, soit qu'elle décide leur guérison, soit enfin qu'elle provoque la fin subite de notre existence, tout cela prouve que les passions agissent puissamment sur les organes essentiels à la vie, comme étant les organes d'où s'exercent tous les phénomènes secondaires qu'elles produisent. Qu'observe-t-on chez les aliénés, outre les traits de la physionomie? L'altération évidente des organes épigastriques. L'accès s'annonce par la jauneur de face, la diminution de l'appétit, ou une faim vorace, des nausées, le vomissement: un grand nombre se plaignent de resserremens douloureux à l'épigastre, aux hypochondres. Les uns se refusent à toute sorte de nourriture; les autres, et c'est le plus grand nombre, ont un appétit famélique; la plupart sont tourmentés d'une soif ardente; quelques-uns se refusent à toute sorte de boisson: ils sont très-sujets aux embarras gastriques, se plaignent de mal digérer; souvent ils sont plus exaspérés après les repas; presque tous sont sujets à des rêves affreux; et l'on me dispense de m'étendre sur les rapports des rêves avec l'état de l'estomac et celui de la circution. On en voit qui ont des rapports acides, fades, amers; la bouche pâteuse, amère; le ventre serré, ou bien la diarrhée est constante. Les crises ont lieu par des vomissemens de matières muqueuses, visqueuses, brunâtres, noires; par des flux de ventre de matières jaunes, noires, sanguinolentes très fétides; par les hémorrhoïdes, des vers. Il est superflu de s'arrêter aux altérations de la circulation et de la respiration: mais si les passions troublent la transpiration, dans l'aliénation, cette fonction n'est pas moins altérée, et toujours dans une correspondance parfaite avec l'altération produite par les

passions. Elle est généralement très-fétide chez les aliénés, et son odeur a un caractère très-particulier, qui se fait remarquer, quelque soin de propreté qu'ils aient, et qui s'imprègne aux meubles, aux appartemens, d'une manière durable : elle est abondante chez les maniaques ; il est des momens où ils ont la peau brûlante et très-sèche. Chez les mélancoliques paisibles, elle est supprimée ; la peau est aride ; mais les extrémités des membres sont froides et constamment baignées d'une sueur froide. A l'ouverture des corps, après avoir inutilement cherché les causes du délire dans l'encéphalon, on est surpris de trouver la trace des altérations aiguës ou chroniques dans le conduit alimentaire, le foie, la rate, les glandes mésentériques ; dans la vésicule biliaire ; quelquefois des altérations organiques dans les viscères abdominaux ; presque toujours des vers trichurides dans le cœcum, plus rarement des lombrics et des vers plats. Si on ne peut décider que ces altérations abdominales sont la cause première de l'aliénation, quelques rapports qu'elles aient avec les symptômes, il est certain du moins qu'elles coexistent le plus ordinairement avec cette maladie ; tandis qu'il est rare de rencontrer des désordres dans le cerveau. Si les passions ont leur siége dans le centre épigastrique, on conçoit qu'elles dérangent les fonctions des organes placés dans cette région. Mais comment le cerveau ou ses fonctions sont-ils si souvent altérés par l'influence des passions ? Les forces vitales paraissent se diriger constamment sur l'organe qui jouit d'une activité supérieure à celle des autres organes, ou bien sur l'organe le plus faible, comme l'observe *Hippocrate*. Or, les individus frappés de manie sont presque tous d'une sensibilité exquise ; le cerveau et le système nerveux ont une énergie remarquable, et s'exercent actuellemnet d'une manière forcée. Son activité trop grande semble attirer vers lui tous les efforts de la vie. Une passion vient troubler le centre épigastrique ; la réaction se fait sur le cerveau et les nerfs, comme le système le plus actif. C'est après des veilles prolongées, des études opiniâtres, des excès de travail d'esprit, que l'aliénation éclate : sou-

vent elle est précédée par une facilité, une abondance d'idées qui étonne; l'imagination est plus vive, les pensées plus grandes, les projets plus hardis. Dans d'autres cas, le cerveau remplit mal ses fonctions; il est lent, paresseux, et l'aliénation est annoncée par une paresse de mouvemens, un besoin irrésistible de dormir, l'inaptitude au travail, l'impossibilité de se livrer à ses études accoutumées. Si nous rappelons ce qui a été déjà dit de l'influence sympathique du centre épigastrique sur les fonctions du cerveau, nous aurons la raison pourquoi les passions sont si souvent la cause de l'aliénation mentale.

Peu d'auteurs ont étudié les rapports de l'aliénation mentale avec les passions. *Crichton* donne des idées exactes sur l'origine et le développement des passions, leurs effets sur l'organisme. Le professeur *Pinel* les regarde avec lui comme la cause la plus fréquente du bouleversement des facultés intellectuelles. Les grands résultats de l'observation démontrent cette vérité. En résumant le tableau général des aliénés confiés à mes soins, je trouve le nombre des causes morales bien supérieur à celui des causes physiques. Le professeur *Pinel* a offert le même résultat dans le compte qu'il a rendu dans une séance publique de l'Institut, sur le traitement des femmes aliénées, reçues à la Salpêtrière. Qu'il me soit permis de rapprocher ces deux résultats. Celui qui m'est personnel embrasse les aliénés des deux sexes; celui de la Salpêtrière est relatif aux femmes seulement. J'observe encore que, dans la lésion totale des facultés de l'entendement, les causes physiques sont plus nombreuses: différence très-remarquable, et qui peut-être n'est pas indifférente pour l'explication de plusieurs phénomènes des fonctions du cerveau.

Mélancolie et Manie.	*Causes physiques.*	*Causes morales.*
66.	19.	47.
Démence et idiotisme.		
15.	9.	6.

Relevé de la Salpêtrière.

Mélancolie et Manie.	*Causes physiques.*	*Causes morales.*
611.	165.	374.
Démence et idiotisme.		
142.	36.	19.

Non-seulement les passions sont la cause la plus commune de l'aliénation, mais elles ont avec cette maladie et ses variétés des rapports de ressemblance bien frappans. Toutes les espèces d'aliénations ont leur analogie, et pour ainsi dire, leur type primitif dans le caractère de chaque passion. Celui qui a dit que la fureur est un accès de colère prolongé, aurait pu dire avec la même justesse, que la manie érotique est l'amour porté à l'excès; la mélancolie religieuse, le zèle ou la crainte de la religion poussés au-delà des bornes; la mélancolie avec penchant au suicide, un accès de désespoir prolongé. On en peut dire autant des autres passions, qui ressemblent toutes plus ou moins à une espèce d'aliénation, etc.

Voyez-vous cet homme, le visage enflammé, la physionomie convulsive, les yeux rouges, étincelans; le corps vacillant ? ses membres préludent à quelque acte de vengeance : les propos les plus vifs et les plus humilians sont sur ses lèvres; sa voix est

rauque, dure et menaçante; ses phrases sont courtes, rapides, entrecoupées; il semble que l'organe de la parole n'a pas assez de mobilité pour suffire à l'expression des idées qui se présentent en foule et sans ordre à son imagination exaltée par la colère. Applaudit-on à ses emportemens, il se croit soutenu, et redouble d'imprécations et de fureurs. Le contrarie-t-on de vive force, le mal est à son comble; les excès de tout genre vont terminer cette scène terrible. Ce fils respectueux méconnaît la voix d'un père chéri : en vain, son amante éplorée essaiera-t-elle par ses larmes de le ramener au calme, les affections les plus tendres, les sentimens les plus affectueux, sont dans l'état de perversion. Mais bientôt l'abattement, la honte, un mal-aise général, des constrictions épigastriques indiquent la fin de l'accès. Qu'observons-nous chez ce maniaque furieux? le visage est rouge, les yeux brillans et d'une mobilité extrême; l'attitude menaçante et fière; le tronc dans une sorte d'agitation convulsive; par le mouvement de ses bras, il semble se préparer à des actes de fureurs auxquels l'excite son imagination égarée; sa voix est forte, rude et foudroyante; ses mots se poussent pêle-mêle sur ses lèvres, comme ses idées se présentent, se pressent, se confondent dans son imagination en désordre. Pour lui rien n'est sacré, ses parens, ses amis sont inconnus; leur présence l'irrite ou lui est parfaitement indifférente; si on le flatte, il s'exaspère davantage, une résistance impuissante le porte aux extrêmes de la fureur. Dans le monde, on abandonne un homme en colère; il se calme peu-à-peu, sans qu'il soit besoin de raisonner avec lui. Une surprise, la présence d'un personnage imposant, ont quelquefois mis fin à un accès de colère; quelquefois il se termine par des évacuations abondantes, souvent par la mort. Que ferez-vous à ce maniaque dont le délire ne permet aucune sorte de raisonnement? laissez-le aller, venir, s'agiter au gré de son aveugle fureur; abandonnez-le à sa mobile impétuosité, la lassitude, l'absence de tout objet extérieur le calmera, il sera tranquille. Qu'il éprouve une impression vive et inattendue,

qu'on lui présente un appareil de force imposante qui ne lui laisse pas l'espoir de vaincre sa résistance, sa fureur se dissipera comme l'ombre. La mort peut aussi terminer son accès. Souvent il finit par des évacuations critiques.

Nous venons de voir, jusques dans les plus petits détails, le délire furieux ressembler trait pour trait à un accès de colère : suivons le parallèle dans les autres espèces d'aliénations. Ce jeune homme est bien changé ; son teint est plus vif et plus animé ; ses yeux sont expressifs, ses mouvemens plus légers ; il est tantôt sombre, tantôt gai ; il aime la société et recherche la solitude ; il parle des femmes avec indifférence, et même avec mépris ; dans d'autres momens, avec transport et adoration : il a moins d'affection pour ses parens et ses amis. Quel changement s'est-il opéré en lui ! Une jeune beauté vient de fixer les irrésolutions de son cœur : voyez-le auprès de celle qu'il adore ; ses yeux sont tendus sur les siens ; son visage est alternativement coloré et pâle ; sa respiration fréquente ; ses paroles entrecoupées ; ses soupirs profonds ; les battemens irréguliers et tumultueux qui agitent son cœur ne trahissent-ils pas son secret ? Partout l'image de celle qu'il adore le poursuit ; il ne dort plus ; il fait des rêves ; il mange moins ; il maigrit. Ne heurtez pas de front sa passion, il est capable de tout tenter pour obtenir celle qu'on essaierait en vain de lui refuser. L'opposition à ses désirs, à ses vœux, les rend plus énergiques ; la voix de ses parens est méconnue ; les conseils de l'amitié sont méprisés ; l'éloignement, le temps, l'absence, feront ce que ni l'autorité ni les conseils n'ont pu faire. Quelle est cette maniaque ? les yeux caves et hagards ; le regard fixe ; la respiration courte et précipitée ; les traits du visage tantôt concentrés, tantôt épanouis ; elle parle avec volubilité ; les noms d'amour, de trahison, de jalousie, de bonheur, sont tour-à-tour sur ses lèvres tremblantes. C'est une femme dont les idées amoureuses ayant entraîné toute l'activité des facultés intellectuelles, altèrent la raison ; elle voit partout son idole ; elle lui parle ; son amant est caché dans les murs, dans les réduits de son apparte-

ment; il est à ses côtés; elle lui prodigue les expressions les plus érotiques et les caresses les plus amoureuses; elle éprouve des jouissances statiques avec lui; ou bien elle provoque tous ceux qui l'approchent, et qu'elle prend pour son amant; ou bien tous les autres hommes sont des séducteurs; toutes les femmes sont des monstres qui veulent lui ravir l'objet de sa passion délirante; le sommeil n'appesantit plus ses paupières; elle est dévorée d'une soif ardente; elle maigrit et se dessèche. Les conseils sont pris pour des injures, et dans les écarts de son imagination, elle peut s'abandonner à tous les désordres et à tous les excès. La nymphomanie est-elle autre chose que le désordre des sens, dont nous trouvons souvent le modèle dans la société? Mais qu'il me soit permis de passer rapidement sur une comparaison dont les termes sont aussi dégoûtans que frappans de ressemblance.

La peinture que les moralistes ont tracée de l'orgueil offre les mêmes traits que la manie ou la mélancolie orgueilleuse. L'homme dévoré de cette funeste passion affecte une grandeur qui trompe et qui en impose; il juge et décide de tout sans discrétion et sans prudence; tout ce qui est en opposition avec ses idées est injuste ou déraisonnable; la résistance l'aigrit, et ne fait que l'affermir dans ses sentimens. Il est rare qu'il cède aux remontrances et aux raisons, à moins qu'elles ne flattent son amour-propre. Si on le contrarie, il met en œuvre la colère et la vengeance. Plein de lui-même, de son mérite et de ses perfections, il croit être seul digne de l'estime qu'on fait de lui, du rang qu'il tient dans le monde, du respect qu'on lui porte, des louanges qu'on lui donne, de la soumission qu'on lui témoigne; tout son être s'anime: il compose son front et ses yeux; il modifie le ton de sa voix; il règle sa démarche; ne paraît qu'avec ostentation; il ne marche qu'avec bruit; il ne se confond point avec le vulgaire, il exige la première place; tous les moyens lui conviennent pour atteindre son but. S'il fait quelque chose de bien, il appelle de toute part des spectateurs; il veut, à tout prix, être quelque chose de remar-

quable et de distingué. Les aliénés bouffis d'orgueil présentent les mêmes nuances; leur démarche est fiere et hautaine; leur ton est imposant; ils vivent retirés, et restent seuls avec eux-mêmes. A peine osent-ils adresser la parole à ceux qui les abordent; ils ne se confondent point avec leurs compagnons malades; ils se rient de leur bassesse, de leur soumission, de leur docilité; ils ne parlent qu'avec mépris aux domestiques qui les servent. Celui-ci n'est occupé que de ses hautes destinées; il se croit un être privilégié, un envoyé du ciel, un roi, un empereur; il ordonne, il commande en maître, entend être obéi; s'irrite, devient menaçant et furieux si on lui résiste, si on le contrarie. Celui-là croit posséder toutes les connaissances, disserte avec prétention sur chacune d'elles, et s'applaudit de ses discussions délirantes; ou bien il se croit possesseur de tout ce qu'il voit, et en dispose au gré de son caprice et de sa bizarre générosité. Entrent-ils en fureur, ils ne cèdent qu'à l'adresse qui sait faire servir leur délire pour les ramener au calme. Trois aliénés de Bicêtre se croyaient autant de souverains, et prenaient chacun le titre de Louis XVI. Ils se disputent un jour les droits de la royauté, et les font valoir avec des termes trop énergiques. La surveillante (Mme *Pussin*) s'approche de l'un d'eux, et le tirant un peu à l'écart : Pourquoi, lui dit-elle d'un air sérieux, entrez-vous en dispute avec ces gens-là, qui sont visiblement fous? Ne sait-on pas que vous seul devez être reconnu pour Louis XVI? Ce dernier, flatté de cet hommage, se retire aussitôt, en regardant les autres avec une hauteur dédaigneuse. Le même artifice réussit avec un second; et c'est ainsi qu'en un instant, il ne resta plus de trace de dispute (1).

Dans la mélancolie triste, le visage est pâle, les traits de la face concentrés, la physionomie douloureuse; les yeux caves, abattus, le regard soupçonneux, les mouvemens lents. Ce ne sont que des plaintes sourdes, des gémissemens, des soupirs entremêlés de

(1) *Pinel*, Traité de la Manie.

monosyllabes qui s'échappent sans but; quelquefois un douloureux silence qui va jusqu'au dernier degré de l'obstination. Ces malades recherchent la solitude, aiment à rester seuls, et ne se livrent qu'avec la plus grande répugnance à la compagnie; ils éprouvent des douleurs hypocondriaques et épigastriques; ils ont les membres comme brisés, ne peuvent supporter de longues courses; ils ne transpirent point, suent facilement; toutes leurs fonctions languissent; ils ont des rêves affreux. Qui ne reconnaît-là les caractères du chagrin et l'état de l'homme que les revers, les malheurs et l'injustice de ses semblables poursuivent, accablent de leur poids? L'homme arrivé au dernier degré du désespoir, et le mélancolique, ne s'occupent que de leurs infortunes vraies ou imaginaires. Ils ne songent à leur famille et à leurs amis que par élans, ou bien pour s'en plaindre, ou pour se reprocher à eux-mêmes leurs prétendus torts. La vue des personnes les plus chères, loin de les arracher à leurs sombres idées, aggrave leurs maux, aigrit leur chagrin, et ils ne se portent au dernier acte du désespoir qu'après avoir contemplé ceux qui devaient les retenir à la vie, et avoir savouré au sein de leurs embrassemens le plaisir de se délivrer de ce pesant fardeau.

Cette aliénation morale à ses analogues jusques dans les passions les plus viles et les plus honteuses. Il est dans la société des individus entraînés au vol par un penchant irrésistible, que la crainte ni la rigueur des lois ne peuvent vaincre. Il est des aliénés, d'ailleurs, d'une probité rigoureuse, durant les intervalles lucides, qui, pendant leurs accès, sont portés par une détermination involontaire à voler et à faire des tours de filouterie (*Pinel*). Ainsi, de la situation la plus calme, de l'homme qui sait le moins maîtriser ses passions, ses déterminations, on s'élève par des nuances insensibles à la passion la plus impétueuse, aux déterminations les plus violentes, pour arriver à la manie la plus furieuse, ou à la mélancolie la plus profonde.

Les passions supposent toujours un effort de la part de ceux qu'elles agitent, soit qu'elles repoussent, soit qu'elles attirent. Ces efforts déterminent certains mouvemens physiognomoniques plus ou moins

apparens, qui donnent la mesure de l'influence réelle de la passion. Ces mouvemens, saisis par un habile observateur, lui fournissent les traits propres à caractériser chaque passion (1), et à déterminer ses effets sur l'économie. Ce sont ces traits que *Lavater* recherchait dans la physionomie mobile, pour juger l'état de l'ame des personnes qu'il fréquentait. Ce sont ces effets sur l'organisme que *Crighton*, *Pinel*, *Cabanis* ont recherché, pour juger de l'influence des passions sur l'économie vivante. Ces mêmes traits physiognomoniques, ces mêmes effets organiques s'observent chez les maniaques à des degrés plus prononcés encore. Pour saisir les traits de la physionomie des aliénés, il faudrait dessiner la tête d'un grand nombre, conserver à chacune le caractère de la physionomie pendant l'accès, et comparer ces têtes avec celles où les plus grands maîtres se sont appliqués à peindre les passions. Par cette comparaison, on arriverait à des résultats aussi utiles que curieux, qui serviraient non-seulement à guérir cette maladie, mais à la prévenir.

Pourquoi n'existerait-il point des dispositions extérieures qui annonçassent une tendance à cette maladie si fréquemment héréditaire? Il n'est presque point d'aliénés dont quelque parent n'ait été affecté d'aliénation; c'est du moins le résultat des observations que j'ai recueillies dans mon établissement, où il m'a été facile de remonter à toutes les causes de la maladie. Je ne parle point des autres maladies reconnues pour héréditaires, et dont l'existence nous ramène, par analogie, à la cause héréditaire de celle qui nous occupe. Les mœurs, les habitudes, la manière d'être se communiquent d'âge en âge dans une même famille, à moins qu'un bouleversement dans la fortune, l'éducation, ne change cette disposition. Outre les traits de la physionomie qui caractérisent les membres d'une même famille, n'arrive-t-il pas tous les jours qu'un fils se glorifie d'hériter des vertus de son père et de ses aïeux? Les vertus se transmettent d'âge en âge par une sorte de prédilection dans certaines familles. Les pères et

(1) Les caractères des Passions, par *Delachambre*.

mères ne transmettent-ils pas aussi leur caractère, leurs passions à leurs enfans, moins par l'effet de l'imitation, que par une disposition primitive? Si l'on admet l'influence de l'organisation sur les idées et les passions de l'homme, peut-on nier que chacun porte en naissant la disposition à tel vice, à telle vertu? *Socrate* ne fut-il pas forcé de convenir qu'il était organisé pour être un homme très-vicieux, et qu'il n'avait détruit cette funeste disposition qu'en s'appliquant à se vaincre lui-même? Si les passions offrent tant de rapports avec l'aliénation, si elles la causent si souvent, faut-il s'étonner si l'aliénation doit être regardée comme une maladie héréditaire? M. *Petit*, praticien recommandable des environs de Paris, avait fait un mémoire envoyé à l'Académie de Chirurgie, dans lequel il démontrait que cette maladie est endémique et héréditaire dans le pays où il exerce depuis 40 ans la médecine et la chirurgie. Sans doute, l'aliénation n'est pas toujours héréditaire; elle est souvent spontanée et accidentelle: l'expérience prouve cette seconde vérité, de même qu'elle confirme la première. Si les scrophules, la phthisie pulmonaire, la goutte, les engorgemens abdominaux, peuvent être annoncés par un habile observateur, pourquoi, à des signes sensibles, ne prédirait-on pas l'aliénation, et ne prescrirait-on pas des moyens propres à la prévenir? Presque tous les aliénés confiés à mes soins avaient offert quelques irrégularités dans leurs fonctions, dans leurs facultés intellectuelles, dans leurs affections, long-temps avant d'être malades, souvent dès la première enfance; irrégularités qui avaient échappé à leurs parens, mais desquelles je les ai fait souvenir, en les questionnant sur l'état antérieur de celui pour lequel j'étais consulté. Les uns avaient été d'un orgueil excessif; les autres très-colères, ceux-ci souvent tristes; ceux-là d'une gaieté ridicule; quelques-uns, d'une instabilité désolante pour leur instruction; quelques autres, d'une application opiniâtre à ce qu'ils entreprenaient, mais sans fixité; plusieurs, vétilleux, minutieux, craintifs, timides, irrésolus; presque tous avaient eu une grande activité des facultés intellectuelles et morales, qui avait redoublé d'énergie quelque

temps avant l'accès; la plupart avaient eu des maux de nerfs : les femmes avaient éprouvé des convulsions ou des spasmes hystériques ; les hommes avaient été sujets à des crampes, des palpitations, des paralysies; plusieurs même portaient sur leur physionomie quelques indices légers sans doute, auxquels on ne s'était pas arrêté, mais qui devenaient frappans par l'invasion de la maladie. Avec ces dispositions primitives ou acquises, il ne manque plus qu'une affection morale pour déterminer l'explosion de la fureur, ou l'accablement de la mélancolie.

Un symptôme qui accompagne toutes les aliénations, qui n'a pas échappé au professeur *Pinel*, qui en annonce un très-grand nombre, c'est l'altération des affections morales en plus ou en moins. Quelquefois l'accès, ou une première attaque, est annoncé par de la froideur, de l'éloignement, de l'aversion pour ses proches, ses amis intimes; quelquefois c'est presque-là l'idée première qui rend insupportable aux malades le séjour au sein de leur famille, et qui les fait consentir, désirer même d'en sortir : de-là naît encore une sorte d'ennui dans tous les lieux où ils ont demeuré quelque temps, et avec lesquels ils semblent s'être trop familiarisés. Ils se séparent des personnes dont la présence se liait à leur bonheur, avec une sorte d'indifférence, souvent avec plaisir : leur privation ne les afflige point en général ; leur en parle-t-on, ils en causent avec froideur, avec mépris, avec haine, ou avec emportement. Le nom seul de leurs parens, de leurs amis, les agite, les tourmente, les rend furieux, sans qu'il ait jamais existé aucun motif d'animosité antérieure; ordinairement même, il semble que leur délire moral s'attache avec prédilection aux êtres qu'ils chérissaient davantage : nul vestige de respect, de reconnaissance, d'amour, d'amitié, tout est éteint ou perverti.

Observation. J'ai donné des soins à un riche et bon fermier des environs de Paris, qui ne pouvait contenir sa haine contre sa femme, parce qu'on lui avait dit qu'il mourrait avant elle : et cependant il

se reprochait cette aversion, en pleurait, prodiguait les marques de tendresse la plus vive à celle qu'il haïssait tant par momens. Vers la cinquante-cinquième année de son âge, il se porta à des actes de fureur sur elle, et cependant ne voulait rien prendre que de sa main, et se désolait dès qu'elle n'était pas auprès de lui. Il devint hémiplégique, et mourut un mois après, frappé d'apoplexie. Une demoiselle âgée de trente-cinq ans, bien née, bien élevée, n'ayant jamais quitté sa mère, qu'elle aime tendrement, prend d'abord pour elle beaucoup d'indifférence. De ce sentiment elle passe à un véritable délire maniaque, et prodigue alors à sa mère les injures et les reproches les plus piquans et les plus contraires à sa naissance et à son éducation. Le premier accès a duré six mois; le second, trois. Lorsque l'effervescence cesse, la honte et le regret jettent cette demoiselle intéressante et trop sensible dans l'abattement et le chagrin. Une dame, d'un très-grand nom, épouse tendre, mère idolâtre, aimée, chérie des siens, ne peut vivre au milieux d'eux. Pendant trois ans, elle ne s'est bien trouvée qu'éloignée de sa maison. Au solstice du printemps, cet état augmente, prend son plus haut degré d'intensité vers le mois d'août: elle est mieux à l'équinoxe, se trouve très-bien au solstice d'hiver. Elle est pendant six mois bien portante, à quelques vertiges près, et reste plus volontiers avec sa famille. La femme d'un magistrat recommandable par ses talens, ses vertus et sa place, croit n'avoir plus d'enfans et de mari; elle se tourmente et est très-agitée lorsqu'elle les voit. Elle leur recommande de ne pas lui faire visite.... Cela me fait mal, ce qui doit vous prouver, mes enfans, que je suis bien malade.

Dans quelques cas rares, un seul être occupe toutes les pensées des aliénés d'une manière exclusive; ils oublient toute autre personne; ils n'ont de sentimens, d'idées, de désirs que pour un seul individu auquel leur bonheur et leur manie semblent appartenir: ils sont prêts à tout sacrifier pour prouver leur dévouement, leur affection à celui qui occupe, enchaîne, absorbe toutes leurs pensées; et l'on peut dire qu'il existe véritablement une mélancolie morale, comme il existe une mélancolie intellectuelle. Dans le premier cas, il y a

concentration de toutes les affections sur un seul objet; dans le second, le délire ne se porte que sur une seule idée.

Quelques mélancoliques semblent faire exception à ce résultat d'une observation générale et constante, en conservant une sorte d'affection pour leurs parens et leurs amis. Mais ce reste de tendresse, souvent excessive, ne leur laisse pas la moindre confiance pour des personnes aimées, qui, avant la maladie, auraient dirigé leur pensées, leurs jugemens, leurs déterminations, et décidé de toutes leurs actions. Le mélancolique adore encore son épouse; mais il est sourd à ses conseils, à ses avis; il résiste à ses larmes. Ce fils est prêt d'immoler son existence pour les auteurs de ses jours; mais il ne leur fera pas le sacrifice de ses idées; il ne fera rien pour les combattre. Ceci tient sans doute à ce caractère de défiance plus particulier aux mélancoliques, qui fait que, près de leurs parens, de leurs amis, ils veulent les fuir; loin d'eux, ils veulent s'en rapprocher; et qui les rend si inconstans, qu'ils ne sont bien nulle part et qu'ils sont mécontens de tout le monde.

Cette perversion morale est si frappante, si constante, qu'elle me paraît devoir entrer comme caractère essentiel de l'aliénation mentale. Il est des aliénés dont les facultés intellectuelles sont intègres et parfaites; ils paraissent entraînés, déterminés par une volonté dépravée qui les porte malgré eux à mal faire, quoiqu'ils calculent le mal qu'ils font et qu'ils en aient la conscience: mais il n'est pas d'aliéné dont les facultés morales ne soient altérées, désordonnées, perverties. Il est singulier que ce symptôme ait échappé à la plupart des observateurs: je n'ai pas encore vu d'exception à cet égard; et le retour des affections morales dans leurs justes bornes, et le désir de voir ses parens, ses amis; la joie, les larmes de sensibilité en les voyant, le besoin de retourner au milieu d'eux et au sein de ses habitudes, offrent un signe infaillible d'une guérison prochaine et un indice de la rémission des désordres de l'entendement, lorsque l'aliénation est rémittente.

Si les rapports des passions avec l'aliénation se multiplient à mesure que l'on appronfondit l'étude pratique de cette maladie; si les passions jouent un si grand rôle, soit qu'elles provoquent, soit qu'elles

accompagnent l'aliénation mentale, comment a-t-on négligé jusqu'ici de faire concourir les passions au traitement de celle-là. La nécessité d'isoler les aliénés de leurs familles, de leurs anciennes habitudes, est le résultat le plus unanime et le plus constant de l'expérience en Angleterre, en France et chez les autres nations, où l'on s'occupe, avec succès de cette branche de l'art de guérir. Le principe de l'isolement repose non-seulement sur l'expérience, mais encore sur la connaissance des rapports qui lient essentiellement les passions à l'aliénation mentale. Celle-ci semble rompre tous les liens qui rattachent l'homme à l'homme. La sensibilité la plus exquise, les sentimens les plus délicats, les affections les plus douces et les plus tendres, après avoir déterminé cette maladie, exercent encore sur elle leur funeste influence. Le désordre des idées met sans cesse l'aliéné en contradiction avec ceux avec qui il vit, et avec lui-même. Il se persuade bientôt que chacun veut le contrarier et se fait une étude de n'être jamais en rapport avec lui; il comprend mal ce qu'on lui dit, ne suit pas les raisonnemens qu'on lui fait, et il croit que c'est fait à dessein. Souvent il interprète en très-mauvaise part les propos les plus honnêtes, les plus affectueux; il les prend pour des injures ou des provocations : les soins les plus recherchés, les sollicitations les plus empressées, ne sont que des contrariétés. Le cœur ne se nourrit plus que de défiance ; il craint tout ce qui l'approche ; il devient timide, ses injustes soupçons s'étendent aux personnes les plus chères: la conviction que chacun s'attache à le tracasser, à le perdre, à le diffamer, à le rendre malheureux, à le supplicier, vient mettre le comble à cette subversion morale. De-là, ce soupçon symptômatique que l'on observe chez tous les aliénés; symptôme qui s'accroît par les mauvais traitemens, qui augmente à mesure que les facultés intellectuelles s'affaiblissent, s'éteignent, et qui souvent se peint sur la physionomie. Cet état de défiance est d'autant plus remarquable, que les facultés de l'entendement sont plus affaiblies. Les démens sont les plus soupçonneux de tous les aliénés. Cet esprit défiant se retrouve aussi chez les peuples dont l'intelligence est moins développée. Aussi l'homme du

peuple, l'habitant des campagnes, les sauvages, sont plus défians que les habitans des cités; et parmi ceux-ci, les hommes les moins soupçonneux et les plus confians, sont, sans contredit, les grands artistes, les gens de lettres, les savans; tant il est vrai qu'il existe une force morale dans l'ascendant que donne sur les autres hommes le plus grand développement des facultés intellectuelles. Et cependant, malgré leur défiance, les aliénés sont d'une imprévoyance qui ne peut être comparée qu'à celle du Caraïbe : nul souci, nulle inquiétude pour l'instant qui va suivre, mais défiance extrême pour le moment présent.

Avec ces dispositions morales, laissez un aliéné au sein de sa famille : dans peu, ce tendre fils dont le bonheur consistait à suivre les avis de son père et à vivre auprès de lui, se persuadera qu'on le déteste, qu'on veut le dégoûter de la maison paternelle et l'obliger à l'abandonner. Cet amant désespéré croit, par ses conseils, ramener la raison égarée de celle qu'il adore: l'infortuné rend la plaie plus profonde! bientôt son amante ne verra plus qu'un perfide, un infidelle qui affecte des dehors empressés pour la mieux trahir. Cet ami rare, et je l'ai vu, le cœur gros de soupirs, les yeux baignés de larmes, espère, par ses soins affectueux, rendre à son ami cette raison, cette sensibilité, source de leur attachement et de leur bonheur. Bientôt, malheureux ami! tu seras compris dans la proscription générale, et tes soins seront pour ton ami malade des preuves nouvelles que tu t'es laissé corrompre par ses ennemis. Qu'espérer, si l'on ne change la situation de ces malheureux ainsi prévenus? Et qui de nous n'a pas éprouvé la différence qu'il y a d'être contrarié, trompé, trahi par des proches, des amis, ou de l'être par des individus qui nous sont absolument indifférens? On pressent déjà un premier avantage que doivent trouver les aliénés lorsqu'ils sont confiés à des mains étrangères.

Les soins qu'un aliéné reçoit au sein de sa famille sont comptés pour rien; chacun fait son devoir en s'empressant autour de lui. Arrachez-le à cette prétention, en le plaçant hors de sa maison: d'a-

bord de nouveaux objets, excitant de nouvelles impressions, feront naître de nouvelles idées. Le seul déplacement a suffi quelquefois pour rendre la raison aux aliénés, tantôt par l'impression profonde qu'ils éprouvent de se trouver dans une maison de fous, tantôt par l'étonnement dans lequel les jettent les objets environnans.

Obs. Un homme d'un caractère très-vain, d'un tempérament mélancolique, est à peine échappé à une fièvre ataxique, qu'il entre dans un délire maniaque tellement violent, qu'il se porte avec fureur sur ses enfans et sur sa femme. Il est conduit chez moi. Dès le soir même, il est plus calme, dort bien. Le lendemain, sa fureur est dissipée; il se contient, par la crainte de passer pour fou; mais délire par intervalle. Dès le 3.e jour, il est rendu à la raison, demande sa femme et ses enfans. Le 9.e, il sort bien rétabli, mais conservant un peu de rancune contre ceux qui l'ont pris pour fou et qui l'ont arraché du milieu de sa famille: au reste, cette prévention s'est dissipée.

Obs. Une demoiselle d'une constitution lymphatique; d'un caractère doux, très-sensible, mais lent; âgée de 30 ans, est abandonnée de son amant, qui la laisse enceinte. Quelques mois après, elle perd le fruit de ses amours; on lui dérobe le prix de son travail et de ses économies. Le chagrin parvient à son comble; les règles qui coulaient mal se suppriment. Vers le mois de septembre 1804, elle entre dans un accès de délire maniaque. Après dix jours, elle est conduite à la Salpêtrière; le visage très-rouge, les yeux très-vifs, quelquefois pâleur de la face: la langue blanche, les lèvres brûlées; ses perceptions sont fausses, elle ne reconnaît pas même ses parens: cris, menaces, coups, fureur, agitation extrême, constipation. Rendue dans sa loge, elle paraît étonnée, elle regarde autour d'elle: on lui ôte ses vêtemens, et on la laisse stupéfaite de ce qui vient de lui arriver. Son agitation se calme, mais elle ne répond point aux questions qu'on lui fait, et repousse les consolations. Le

lendemain, à la visite de M. *Pinel*, elle écoute attentivement, sourit avec confiance à l'inspecteur, et est plus raisonnable et plus tranquille. Le 3.ᵉ jour, elle témoigne la plus grande confiance, la plus grande joie, et passe au dortoir des convalescentes. Le 4.ᵉ, sommeil léger, presque point de délire, calme, apparition des menstrues. Le 5.ᵉ, elles diminuent; les pédiluves les rétablissent: sueur abondante pendant la nuit. Le 6.ᵉ, nulle trace de délire. Les jours suivans, sueur pendant la nuit; il ne reste de sa maladie que de la lassitude et de l'éloignement pour l'exercice. Les menstrues s'établissent abondamment, et la malade est rendue à ses parens, sans autre traitement que quelques bains tièdes et une boisson acidulée.

Les soins qu'on prodigue à l'aliéné dans une maison étrangère sont appréciés, parce qu'ils sont nouveaux pour lui, parce qu'ils ne lui sont pas rigoureusement dus. Les prévenances, les attentions, la douceur, agissent sur lui, parce qu'ils ne les attend point de gens qu'il ne connaît point. Qu'un homme exercé et habile profite de cette heureuse disposition, fruit du premier étonnement; qu'il en impose par un ton ferme et assuré qui commande l'estime en inspirant la confiance, bientôt le maniaque trouvera dans cet étranger un homme résolu et puissant qu'il faut ménager, un homme généreux et bon, aux bontés duquel il peut s'abandonner. Une salutaire frayeur, la nécessité d'une dépendance à laquelle on ne peut se soustraire, l'espérance, le feront rentrer en lui-même, commenceront de lui faire entrevoir la possibilité qu'il est malade; il en acquerra bientôt la conviction; et ce résultat n'est-il pas le gage le plus certain de la guérison de l'aliéné? Si je pouvais croire avec vous que je suis fou, je serais bientôt guéri, me disait l'un d'eux; mais je ne puis acquérir cette croyance.

Obs. Un furieux est conduit dans ma maison. Rien n'avait pu le contenir chez lui. Je le reçois, entouré de dix domestiques; je lui dis d'un ton élevé ce peu de mots: Monsieur, soyez tranquille, ne frappez personne, sinon je vous livre à tous ces gens-là. Dès cet instant il a été calme et a commencé d'être plus raisonnable.

Obs. Un jeune homme de 20 ans, chirurgien de bataillon, cantonné sous Ostende, d'un tempérament sec et sanguin, d'un caractère vif et emporté, très-adonné à l'étude, éprouve quelques désagrémens, perd la raison et se croit destiné à de grandes choses; il exige des égards, des respects; traite avec mépris ses égaux et ses chefs; enfin se livre à des actes de fureur, parce que la figure de ceux qu'il rencontre a le malheur de lui déplaire, ou parce qu'on tient des propos qu'il interprète mal. Il prend de la haine contre son père, et menace de tout exterminer avec son épée. Il est conduit chez moi : cheveux noirs et crépus, les yeux brillans, pommettes rouges, le reste de la face jaune; mouvemens brusques et vifs; loquacité continuelle; propos impérieux et menaçans; il rejette avec dédain les alimens. Je l'aborde seul, le saisis fortement d'un bras, le fixe ainsi auprès de moi; après l'avoir regardé fixement : Jeune homme, vous devez rester ici quelque temps; si vous voulez y être bien, soyez honnête; si vous vous conduisez comme un homme privé de la raison, on vous traitera comme on traite les fous. Choisissez. Voyez-vous ces domestiques, ils doivent vous procurer ce que vous demanderez raisonnablement et honnêtement; ils ne doivent obéir qu'à moi. Mon jeune malade continue à se promener sans faire de bruit. Chaque fois qu'il était agité, je n'avais qu'à paraître, et il rentrait dans le calme. Des bains, de la distraction, beaucoup de courses au-dehors, ont contribué à rendre à la santé ce jeune homme très-instruit et très-intéressant. Il m'a dit depuis n'avoir jamais oublié ma réception, et ce que je lui avais dit en le tenant par le bras.

Une jeune mélancolique s'était livrée aux derniers actes du désespoir, et avait tout tenté pour se détruire. D'ailleurs, elle raisonnait juste. Ses parens me l'amènent. Je parus si effrayé de son état, je lui inspirai tant de crainte des dangers de sa position, qu'elle même sollicita de ses parens la permission de rester. Souvent, c'est avec un extérieur prévenant, avec le sourire de la bienveillance, avec l'empressement de l'intérêt le plus tendre, qu'on

doit recevoir quelques malades : il n'est rien qui leur en impose comme de les regarder fixement et long-temps ; s'ils arrêtent leurs yeux sur celui qui les fixe, il semble qu'ils cherchent à démêler ce qu'ils doivent attendre, espérer ou craindre. Ce moment est précieux pour l'influence qu'on peut désirer exercer dans la suite. On rapporte que *Willis* avait la physionomie la plus heureuse, la douceur et l'affabilité respiraient sur son visage ; mais qu'il changeait de caractère lorsqu'il envisageait un malade pour la première fois ; l'ensemble de ses traits formait tout-à-coup une autre figure qui commandait le respect et l'attention des maniaques eux-mêmes ; son regard perçant semblait lire dans leur cœur et deviner leurs pensées à mesure qu'elles se formaient : il préparait ainsi un empire sur ses malades, qui devenait un de ses moyens de guérison.

D'autrefois les aliénés, transportés dans un lieu nouveau, se croient abandonnés de leurs parens, de leurs amis. Leur prodigue-t-on des soins, des attentions, des égards ; a-t-on l'air de compatir à leur situation ; leur promet-on de renouer le fil qui les attachait à l'existence morale, ils passent de l'excès de la douleur et du désespoir à la confiance pour ceux qui les consolent, à l'espérance dans leurs promesses. Ce contraste de sentimens entre l'abandon présumé et les soins compatissans des êtres inconnus provoque une lutte intérieure de laquelle la raison sort victorieuse. D'autres s'imaginent n'avoir été conduits dans une maison étrangère que pour y être livrés à leurs ennemis ou à des supplices affreux ; quelques-uns ne cèdent au repos que par excès de lassitude, avec la conviction qu'ils ne se réveilleront pas, ou qu'ils seront conduits à l'échafaud. Si leurs craintes sont détruites par une conduite douce, affable, prévenante, la guérison n'est pas long-temps attendue.

Obs. Un ancien militaire, d'un tempérament sanguin et sec, d'une constitution nerveuse, devenu mélancolique par suite de la révolution et de la perte de sa fortune, habitait la campagne. Sa

femme veut absolument venir à Paris. Il cède à ses instances. Mais l'ennui s'empare de lui ; une contrariété légère le jette dans un délire violent. On lui prescrit des bains froids : il s'y refuse, se débat, devient furieux ; enfin, il se persuade qu'on veut le torturer. Il cherche à se détruire, à se précipiter de sa croisée. Tous les jours, bains froids ; nouveaux efforts, nouvelles violences. On le lie dans son lit. Il y reste huit jours, et se refuse à toute nourriture. Il est conduit dans mon établissement : les yeux caves, hagards ; le visage pâle ; par temps, les pommettes rouges ; il ne profère pas un mot, pousse des soupirs, et tremble dès qu'on l'approche. Je l'aborde en riant, me félicite d'avoir à lui donner des soins, l'invite à se promener. Il marche lentement, soupire, et balbutie des mots insignifians : il ne veut rien prendre, on le laisse se coucher. Le domestique que je mets auprès de lui est un ancien soldat qui lui parle guerre, campagne, service militaire ; enfin, qui hasarde de lui proposer un bouillon. Il est accepté. Cet homme estimable est traité avec tous les égards possibles ; il est prévenu en tout. Dès le troisième jour, je lui conseille des bains, mais tièdes. Il y consent. Il n'y va qu'en tremblant ; mais dès qu'il est entré dedans, il paraît satisfait, accepte tous les alimens qu'on lui présente. Dès ce jour, il prend ce qu'on lui offre. Il continue les bains tièdes, boit des tisanes légèrement laxatives. Le sixième jour, son frère vient le voir et lui promet qu'ils repartiront pour la campagne. Le convalescent mange avec nous, recherche la société, se distrait, va se promener au-dehors. Après quinze jours, il est rendu à la raison. Il m'a avoué qu'en entrant chez moi, il croyait qu'on allait le supplicier ; que, voyant le contraire, il s'était dès-lors décidé à prendre des alimens.

Obs. Un jeune homme, âgé de 36 ans, ancien militaire, d'un tempérament sec et sanguin, d'un caractère absolu, après une longue suite de malheurs et l'émigration, est arrêté. Ses chagrins s'accroissent. Il a un accès de fureur qui dure deux mois, et qui

est suivi d'une mélancolie hypocondriaque, pour le traitement de laquelle il est à Paris. L'année suivante (1803), à la même époque, un nouvel accès éclate avec les mêmes phénomènes. Le second jour, il est conduit chez moi. Ses idées sont dans le plus grand désordre ; il est prêt d'entrer en fureur ; au milieu de son délire, il parle de prisons, de soldats, de chaînes. Chaque fois que je l'aborde, je lui tends familièrement la main ; je l'embrasse : N'ayez pas d'inquiétude, lui dis-je le quatrième jour, vous êtes chez un ami, rien ne vous retient, nous pouvons sortir dès qu'il vous plaira. Allons nous promener. Il sort de son lit, veut me suivre sans vêtemens. Je l'engage à se vêtir. Nous allons promener. Dès cet instant, son délire diminue, et sa raison reprend son empire ; en quelques jours il est rendu à la santé (1).

Obs. Une dame, âgée d'environ 34 ans, d'un tempérament lymphatique, d'une constitution nerveuse, d'un caractère doux, timide, très-sensible, avait toujours joui d'une bonne santé, quoique irrégulièrement réglée. Depuis quelques mois, elle donnait des soins à une malade qu'elle chérissait beaucoup. Elle passa quinze nuits de suite à veiller, fatigant beaucoup le jour, tourmentée par la crainte de voir périr à chaque instant la malade, l'esprit inquiet d'affections morales d'une autre genre. Cette jeune dame apprend une nouvelle très-pénible. Elle entre en délire. On la saigne ; elle prend des bains de pieds ; on lui donne des boissons délayantes. Pendant son délire, elle croit avoir dévoilé la véritable situation de son cœur : dès-lors, elle se croit méprisée de tout le monde, détestée, abandonnée de son mari, et condamnée à quelque supplice ; enfin, elle se résout à se laisser mourir de faim. Cinq jours de sollicitations, de prières, de larmes, sont inu-

---

(1) Cette observation fait partie d'un mémoire sur le traitement moral, que j'ai fait insérer dans le Journal de la Société de Médecine, en l'an 11, pag. 281, tom. 17.

tilement employés à la décider à manger; en huit jours elle prend quelques gorgées de bouillon. La malade est conduite dans ma maison, par les conseils des docteurs *Portal* et *Salmade :* visage pâle; lèvres décolorées, brunâtres; les yeux ternes; physionomie douloureuse; les mouvemens lents; à peine quelques signes indiquent ses refus; regards inquiets; par momens, soupirs profonds; haleine fétide; constipation; urine très-rare. Elle ne paraît nullement sensible ni attentive aux soins qu'on lui donne, et persiste dans ses refus et son silence. Dès le lendemain, outre les femmes qui la servent, je mets auprès d'elle une personne d'un extérieur doux et prévenant, qui cause indifféremment, qui la traite avec amitié, lui fait quelques confidences et l'engage à épancher son cœur. Après vingt-quatre heures d'une délicate et adroite persévérance, la malade prend les mains de sa nouvelle amie, verse un torrent de larmes : *Ils ne me feront rien, il ne m'arrivera rien ; promettez-moi.* A peine est elle rassurée, qu'elle déroule tous les replis de son cœur ; indique la cause de ses chagrins, celle qui lui a fait prendre la résolution de ne plus manger; enfin, celle des craintes qui la tourmentent. Les consolations les plus tendres, les plus affectueuses, sont versées sur ce cœur ulcéré de sensibilité; elle promet de prendre des alimens, à condition que son amie y goûtera la première. La physionomie se développe; la face se colore un peu; les yeux sont plus animés: elle promet de faire tout ce que l'on voudra. La nuit, elle dort peu; des craintes l'empêchent de s'abandonner au sommeil; des rêves affreux la réveillent. Le lendemain, il faut encore lutter contre ses idées, ses résolutions et ses craintes. Elle prend des alimens; elle parcourt les jardins, la maison. Dès le troisième jour, elle est plus tranquille; il y a quelques idées disparates, les craintes sont presque dissipées; elle témoigne la plus grande confiance: lavemens émolliens; garde-robes abondantes; nuit calme; sommeil, rêves, craintes légères au réveil. Le cinquième jour, elle avoue que chez elle elle n'eut jamais pu se confier à personne, et

que ce qui l'avait décidée, avait été de voir que, loin de lui faire du mal, on avait cherché à la consoler, à la distraire, à la dissiper. Le sixième jour, elle désire voir son mari et ses amies. On le lui refuse; elle se prête aux motifs de ce refus. Le huitième jour, retour complet de toutes les fonctions. Elle voit son mari, et cette visite met le sceau à sa convalescence, parce qu'elle craignait encore que son mari n'eût de l'animosité contre elle. Le neuvième jour, un bain tiède provoque des maux de nerfs et réveille les inquiétudes. On la rassure, on la distrait. Elle va promener au-dehors: infusion de feuilles d'oranges, pédiluves. Le seizième jour, les règles paraissent, et cette femme intéressante est rendue à sa famille. Elle consent de ne pas revenir auprès de la dame malade qui a causé ses fatigues et ses inquiétudes : elle apprend sa mort avec fermeté, et sa santé reste inaltérable. Je pourrais multiplier les exemples des heureux effets du contraste moral qui agite les aliénés, lorsque rendus dans une maison étrangère, ils y trouvent des soins, des attentions, des prévenances, au lieu des mauvais traitemens, des tortures qu'ils craignaient. J'ai encore, dans ce moment, chez moi, un militaire distingué, qui était resté avec ses terribles préventions, et qui chaque jour fait un pas vers la santé, sans autre remède que des bains et des consolations.

Ce malheureux, devenu tout-à-coup maître de la terre, donne des ordres souverains à tout ce qui l'environne; il prétend être obéi aveuglement par ceux qu'il est accoutumé de voir céder à ses volontés par respect ou par affection. Sa femme, ses enfans, ses amis, ses domestiques, sont des sujets; ils lui ont toujours obéi, comment oseraient-ils lui désobéir depuis qu'il est tout-puissant? Il se croit dans ses états; il commande en despote, et est prêt à punir avec la dernière sévérité quiconque osera faire la plus légère remontrance. Ce qu'il exige est impossible; n'importe, il le veut; les volontés des grands de la terre sont-elles soumises à des obstacles invincibles? L'affliction de la famille, le chagrin des amis, leur empressement à céder à ses volontés, à ses caprices, par la

crainte d'exaspérer ses fureurs, la répugnance de chacun pour le contrarier, tout ce qui l'approche ne contribue-t-il point à le confirmer dans ses idées de puissance et de domination? Qu'il soit transporté hors de chez lui, le voilà hors de son empire; il n'est plus entouré de ses sujets; il lui faut un certain temps pour se reconnaître, pour se mettre en rapport avec ses commensaux: c'est dans ce premier moment que le traitement moral peut être appliqué avec un succès aussi rapide que certain.

On remarque, en général, que les aliénés prennent de la haine contre certaines personnes en particulier, et que rien ne peut les faire revenir à cet égard. Ce symptôme accompagne si constamment le délire de quelques uns, qu'on peut juger de l'état de leur raison par la haine qu'ils témoignent à l'individu qui a eu le malheur de leur déplaire.

Obs. Un de mes malades m'avait pris en une telle aversion, qu'il heurlait et m'accablait d'injures dès qu'il me voyait ou m'entendait; il était très-honnête avec toute autre personne; était-il plus calme et plus raisonnable, il me prodiguait les marques de l'affection les plus vives: je suis devenu son meilleur ami lorsqu'il a été rétabli. Une demoiselle bien née accablait d'injures, traitait avec une hauteur insultante ses femmes-de-chambre, lorsque son délire était violent. Il me suffisait de m'informer comment elle traitait ses femmes, pour juger qu'elle était plus ou moins raisonnable. Avec de telles préventions, peut-on laisser un aliéné chez lui, où les murs, les meubles, tout lui représente le souvenir de l'objet de son aversion, alors même qu'on a pu l'écarter de sa présence? L'étendue d'une maison consacrée aux aliénés, le nombre des domestiques, permettent de renouveler les objets et les serviteurs, en faisant passer l'aliéné d'un local dans un autre.

Laissera-t-on au sein de sa famille cette infortunée qui déteste tous ses parens; cette femme qui croit que son mari veut la perdre et l'empoisonner?

Obs. La femme d'un boulanger éprouve un violent accès de jalousie. Elle se tourmente, se désole, épie son mari, le surprend. Elle en est maltraitée. De honte et de désespoir, cette femme, âgée de 25 ans, se précipite d'une croisée. Son mari accourt : C'est inutile, dit-elle en le voyant, vous n'aurez plus de femme ; et elle se refuse à toute sorte de nourriture. Ses parens, son mari, désespérés, ne quittent pas son appartement, l'engagent, la sollicitent, la pressent, mais en vain. Après huit jours d'une abstinence sévère, je suis appelé. On me cache la cause du mal ; mais j'observe que chaque fois que le mari s'approche du lit, la malade éprouve des mouvemens convulsifs de la face. Je fais retirer le mari. J'annonce à cette femme que je vais l'emmener chez moi ; que j'en aurai bien soin ; mais qu'il faut qu'elle prenne de la nourriture pour supporter le transport. Alors elle prend un bouillon que je lui présente ; mais elle ne peut avaler que goutte à goutte. Il n'est plus temps, toutes les fonctions de la vie organique sont déjà frappées d'une paralysie mortelle. Elle ne peut avaler qu'en trop petite quantité. Elle fait encore des efforts le jour suivant, et succombe le dixième. Croit-on que, si cette femme eût été enlevée de chez elle, on n'eût pas vaincu son obstination en la consolant ? Mais pouvait-elle vouloir vivre accablée de souvenirs jaloux, réveillée sans cesse par la présence et les soins de l'auteur de ses maux et de son désespoir ?

Souvent la cause morale de l'aliénation existe au sein de la famille, et prend sa source dans des chagrins, des dissentions domestiques, des revers de fortune, etc. Souvent la première secousse donnée aux facultés intellectuelles et morales a eu lieu dans la propre maison de l'aliéné, au milieu de ses connaissances, de ses parens, de ses amis. Or, ces connaissances, ces parens, cette maison, témoins de cette première affection et du désordre qui l'a suivie, ramèneront celui-ci et l'entretiendront ; effets que nous n'expliquerons qu'en remontant aux phénomènes de la simultanéité des impressions à l'occasion d'objets extérieurs qui, déterminant

certaines impressions, rappellent une série particulière d'idées avec lesquelles les premières se sont associées souvent, ou seulement une fois, mais avec force et énergie. Ceci fournit à ma mémoire un fait bien singulier rapporté par le professeur *Peyrilhe.* Un soldat, montant à l'assaut avec son régiment, est frappé de terreur panique et tombe en épilepsie. Conduit à un hôpital, il est guéri, et, après un an, renvoyé à son corps : il fait son service et la guerre, sans éprouver de nouveaux accidens. Après vingt ans, son régiment est envoyé en garnison dans la même place restée au pouvoir des Français. A peine est-il entré dans les murs de la ville, qu'il est pris de nouveaux accès d'épilepsie. Ces phénomènes sont assez fréquens, et chacun se plait à rapporter à cet égard des histoires plus ou moins extraordinaires; ils prouvent l'influence des anciennes impressions sur le système nerveux, et confirment toujours la nécessité d'éloigner les aliénés de leur séjour habituel et des lieux où ils ont éprouvé les premières affections morales, cause de leur délire.

Obs. Une femme âgée de 50 ans, d'un tempérament lymphatique, d'un caractère timide, jouissait d'une bonne santé, quoiqu'elle eût une hernie exomphale. Depuis 10 à 12 ans, elle était devenue jalouse d'une nièce qui vivait dans la maison. L'été dernier (1805), elle perd un enfant de 7 ans au moment où elle le croit guéri. Son mari est pris d'une fièvre très grave. La crainte de perdre celui qu'elle adore, les soins qu'elle se donne auprès de lui, le chagrin de la mort de son enfant, tout cela lui rend plus insupportable la présence de sa nièce. Elle devient triste, elle distribue son argent inconsidérément; elle quitte souvent sa maison. En y rentrant, elle est colère, difficile, quereleuse; enfin elle ne se contient plus, éclate en injures, veut étrangler sa nièce, entre dans le délire le plus complet et le plus furieux. Il y a cependant des intervalles lucides; la nuit est plus orageuse. On applique des sangsues; on ordonne des pédiluves, du petit-lait, etc. Le 4.e jour, la malade est conduite dans mon établissement : le visage pâle, deco-

loré, les lèvres sèches, arides; les yeux brillans, très-mobiles ou fixes; parole brève, douleur épigastrique, éruption de vents, constipation. Le grand air, la promenade, le calme, amènent de la tranquillité. Je tâche de lui inspirer de la confiance en mes soins. Elle délire très-peu le reste de la soirée. A une heure de la nuit, elle devient très-rouge, quitte son lit, pousse des cris comme quelqu'un qu'on assassine, profère un torrent d'injures, écume de rage; trois femmes laissées auprès d'elle ont de la peine à la contenir. J'arrive. Je me plains du bruit; je fais laisser la malade, et lui ordonne de se coucher: elle me regarde; je la fixe, elle m'obéit, se couche et reste tranquille toute la nuit. Le 5.e jour, elle délire beaucoup sans fureur; elle me témoigne de la confiance, et promet de suivre mes avis: « Chaque fois que je vous vois, je ne sais pas ce qui m'arrive, je suis tranquille ». Bain tiède, petit-lait nitré, lavemens émolliens. Dans la nuit, la fureur éclate encore comme un coup de foudre. Elle cède au même artifice de la veille. Même prescription. Le 6.e jour, son médecin ordinaire, qui donne des soins à son mari, lui annonce que sa nièce doit quitter la maison; qu'elle ne l'y trouvera plus à son retour, si elle est docile à ce qu'on lui prescrira pour sa santé. Cette nouvelle produit le meilleur effet; le délire diminua sensiblement depuis. Dès-lors le sommeil est meilleur, les selles sont abondantes et jaunes. Le 12, délire fugace, inquiétudes, crainte d'être abusée sur le départ de sa nièce, insomnie. Le 16, le père, la mère, les amis de la malade, viennent confirmer le départ de l'objet de sa jalousie. Dès ce jour, il ne reste plus de traces d'aliénation, qu'un peu d'inquiétude et de défiance. Elle se promène, fait des visites. Avant la fin du mois, elle est rendue chez elle, où ne trouvant pas sa nièce, elle a repris ses soins auprès de son mari, et jouit d'une bonne santé.

Le calme dont jouit un aliéné hors de chez lui, loin du bruit et du fracas de l'intérieur des grandes villes, suffit pour le rendre à la santé.

Obs. M***, âgé de 32 ans, Hollandais, marié et établi à Paris, livré aux affaires, d'un tempérament sanguin, sec, adonné au vin, à l'eau-de-vie, aux liqueurs, avait eu un premier accès de délire maniaque. Revenu à sa première habitude et à l'abus de la boisson, il est pris, neuf mois après, d'un nouvel accès. Sa fureur le porte à des actes atroces sur sa femme, ses enfans; il n'entend aucun avis, et exige de l'eau-de-vie pour soutenir son estomac, qui est faible. Il est conduit dans mon établissement le 20 pluviose dernier. On le laisse seul dans sa chambre. La nuit, il se lève, jette quelques cris. Personne ne lui répond. Le lendemain, il est mieux, et s'étonne lui-même qu'on puisse éprouver un si grand avantage de ne plus entendre le bruit intérieur de sa maison, le brouhaha des rues de Paris. La fureur disparaît. Il y a du délire pendant trois ou quatre jours encore. On prescrit les bains tièdes, les boissons émulsionnées, nitrées, des lavemens. En quinze jours, ce M. est rendu à ses affaires, et se promet bien de ne plus s'exposer à pareil malheur. Je l'effrayai tellement sur les dangers des abus auxquels il se livrait, des maux enfin irréparables qui en seraient la suite infaillible, qu'il m'a promis de ne plus boire. Il a tenu jusqu'ici sa promesse; il est sobre: mais que ne doit-on pas craindre d'une ancienne habitude?

L'abus du vin, l'ivrognerie est une cause fréquente d'aliénation; de tous les écarts de régime, c'est celui qui produit le plus souvent cette maladie. Mais ce qu'il y a de pis, c'est qu'il est un obstacle difficile à vaincre pour prévenir les rechûtes. On conduit souvent à la Salpêtrière des femmes adonnées au vin dans un état de véritable aliénation : on les voit guérir et revenir, mais après plusieurs rechûtes, elles restent incurables. Cette remarque est bonne pour la classe du peuple; mais, dans la classe aisée, il y a très-peu de manies produites par l'abus des boissons vineuses ou de l'eau-de-vie. En Angleterre, au contraire, c'est la cause la plus ordinaire de l'aliénation. Dans un pays où les hommes les plus marquans de la société ne craignent pas de s'abandonner à ces excès, où tous les repas se terminent par

des orgies, faut-il s'étonner si sur cent aliénés il y en a quatre-vingt-dix dont l'aliénation reconnaît pour cause l'abus du vin ou des boissons alcooliques. En France, sur cent, y en a-t-il à peine cinq ou six qu'un pareil abus a rendus malades. Chez un peuple dont toutes les affections et toutes les idées sont mercantiles, la sensibilité doit laisser peu d'accès aux affections morales; les passions jouent un rôle très-borné dans la production de l'aliénation. C'est peut-être la raison pourquoi, après la fameuse révolution d'Angleterre, on observa au rapport de *Mead*, qu'il y avait plus de fous parmi ceux qui s'étaient enrichis, que parmi ceux qui avaient été appauvris. En France, le contraire a eu lieu : l'aliénation a accablé presque tous les restes échappés à la faux révolutionnaire. S'il est vrai que les passions tristes, la terreur, la frayeur, la crainte, altèrent jusque dans ses élémens l'organisation; si les affections morales sont chez nous la cause de presque tous les désordres de l'entendement, faut-il rechercher ailleurs pourquoi la manie est plus difficile à guérir en France qu'en Angleterre. Les Anglais n'ont qu'à détruire les effets de l'ivresse; nous, nous avons à combattre les ravages des passions. Quelle différence dans les moyens de pratique ! quelle différence dans les succès ! C'est ainsi que l'étude des mœurs, des usages des peuples, est très-essentielle à celui qui veut approfondir la connaissance des caractères et du traitement de la manie; c'est par elle que nous expliquerons en médecine une multitude de contrariétés apparentes parmi les médecins de nations différentes. Souvent la différence observée dans les succès de la pratique appartient à la différence des mœurs, des usages et du tempérament ; différences qui échappent à la plupart des praticiens. Cependant, quelque ostentation que les Anglais mettent dans le succès de leur traitement, nous pouvons en France leur opposer de plus grands avantages.

En comparant les résultats du traitement obtenus en Angleterre, avec ceux qu'on a obtenus en France, ceux qui veulent que le mieux soit toujours chez les étrangers, se convaincront qu'on guérit

à Paris plus d'aliénés qu'à Londres. Le mémoire déjà cité du professeur *Pinel*, nous fournira un des termes de cette comparaison. Nous trouverons le second dans le journal du voyage que le docteur *Franck-de-Vienne* a fait l'année dernière en France et en Angleterre. Ce jeune et savant médecin a publié en allemand ce qu'il a vu, ce qu'il a appris et recueilli de plus intéressant et de plus utile relativement à l'instruction médicale, aux hôpitaux et aux établissemens de bienfaisance. Qu'il me soit permis de rapprocher de ces grands résultats les relevés de mon propre journal.

	TOTAL DES ALIÉNÉS reçus dans les hosp.	GUÉRISONS.	MORTS.	RESTÉS A L'HOSPICE.
HOSPICE D'YORCK, 1789.	599.	286.	40.	75.
HOSPICE DE BETHLEHEM, 1803.	422.	204.	18.	11.
HOSPICE DE SAINT-LUCAS, depuis 1751 jusqu'à 1801.	6458.	2811.	478.	178.
HOSPICE DE LA SALPÉTRIÈRE, 1802, 1803, 1804.	611.	361.	45.	131.
MON ÉTABLISSEMENT.	66.	41.	5.	10.

Les succès du traitement des aliénés est évidemment à notre avantage, d'après la seule comparaison numérique des résultats que je viens d'indiquer. Combien cet avantage nous est favorable, si l'on observe que dans l'hospice de Saint-Lucas, particulièrement, on ne reçoit pas indistinctement tous les aliénés qui s'y présentent, tandis qu'ils sont admis à la Salpétrière, sans aucune condition relative à l'état de la maladie et aux circonstances qui peuvent en rendre la guérison plus prompte, plus facile, plus certaine! On ne lira pas sans intérêt les conditions nécessaires pour être admis dans l'hospice de Saint-Lucas, dont le docteur *Simons* est le médecin.

1.° L'aliénation doit être constatée.

2.° Elle ne doit dater que depuis un an au plus.

3.° Ne sont pas admis ceux qui ont été renvoyés comme incurables, des autres hospices.

4.° Sont refusés ceux dont l'aliénation se complique de maladies convulsives.

5.° Ceux qui sont en démence ne sont pas reçus.

6.° On n'admet point d'aliénés affectés de maladies vénériennes.

7.° Les femmes enceintes sont refusées.

Je me suis écarté de mon sujet, j'y rentre. Outre les avantages dépendans de l'état des affections morales, les aliénés en retirent un grand nombre, d'être soumis à une vie régulière, à une discipline qui les oblige de réfléchir sur leur situation actuelle, sur la cause de leur séjour dans une maison étrangère. Ceux qui connaissent l'empire de l'habitude sur l'homme moral ne seront pas étonnés de l'influence que de nouvelles habitudes peuvent exercer sur les aliénés; la nécessité de se contenir, de se composer avec des étrangers, concourt puissamment au retour de la raison égarée. Dans une maison consacrée au traitement des fous, ils trouvent des soins mieux entendus, des domestiques mieux exercés, des locaux plus convenables. Que fera-t-on d'un furieux dans un appartement, quelque vaste qu'il soit? Les soins de sa conservation obligeront de le lier, de le garotter dans son lit, et cet état de gêne, augmentant sa fureur, s'opposera invinciblement à sa guérison.

Obs. Un officier-supérieur est pris d'un accès de fureur. Il est traité au milieu de ses parens, entouré de domestiques pour le contenir. Il veut s'échapper par les croisées : on le lie. Il devient plus exaspéré. On serre les liens, il se calme. On lui laisse plus de liberté, il se débarrasse, et fond sur ses domestique. On le resserre de plus belle ; il se contraint encore. Mêmes essais, mêmes effets. Quinze jours se passent dans ces alternatives de fureur et de calme affecté. Enfin on se décide à me le confier. Je le laisse

aller et venir au gré de ses caprices. La fureur l'emporte-t-elle, il court s'exhaler au milieu de la cour, et rentre paisiblement après dans sa chambre. Dès cet instant, il n'a frappé personne. Le délire a diminué progressivement. La fureur n'a pas reparu; mais on évitait de le contrarier : si on lui refusait, c'était toujours en éludant, et sa colère se perdait en vaines vociférations.

Pour apprécier les avantages que les aliénés retirent dans une maison destinée à les traiter, il faut entrer dans les détails relatifs à la manière de les diriger. Le professeur *Pinel*, dont l'ouvrage sur la manie servira long-temps de texte à ceux qui voudront écrire sur cet objet, le professeur *Pinel* a posé les premiers principes de cette direction. Voyons-en l'application, et nous verrons qu'ils reposent sur la connaissance approfondie des mœurs, des passions des aliénés.

Comment a-t-on pu se déterminer à réunir dans une ou deux salles les aliénés mis en traitement, comme cela se pratiquait autrefois? Quel succès espérer d'une association aussi monstrueuse? Ce mélancolique paisible que le repos du sommeil peut seul arracher à ses souffrances morales, en sentira-t-il les douceurs auprès de ce furieux dont les vociférations et les menaces épouvantent tout ce qui l'entoure? Cet infortuné qui se croit coupable de toutes sortes de crimes, qui croit voir à chaque instant la main de la justice prête à s'appesantir sur lui, guérira-t-il à côté de ce malheureux qui se dit hautement le vengeur du ciel et de la société? Ce frénétique qui a conçu une haine implacable contre l'univers entier; qui se croit maître de la terre et fait pour commander; qui est prêt à chaque instant à s'armer contre tout ce qui se présente ou s'oppose à ses idées et à ses volontés, ne détruira-t-il point cet esprit de dépendance si essentiel au succès du traitement? Cet autre qui ne se nourrit que de préventions; qui se défie des attentions les plus recherchées; qui accable de mépris tout le monde, ne paralysera-t-il point les efforts de quiconque voudra inspirer la confiance à ses compagnons d'infortune; et, par son exemple et ses propos, ne fer-

mera-t-il pas tout accès à la persuasion? Et cependant, sans la confiance, point de guérison. Qu'espère-t-on en entassant pêle-mêle les aliénés, sans égard au caractère spécifique de la maladie? Peut-on, dans un même local, retenir celui qui est mis en traitement, celui qui, sous peu de jours, sera rendu à sa famille, et celui qui a résisté à tous les moyens curatifs? Le spectacle d'un grand nombre d'individus échappés à tous les secours de l'art, ne portera-t-il pas le découragement dans le cœur de celui qui est près de sortir de son état? Ne peut-il pas devenir un obstacle puissant au rétablissement de l'énergie morale, si propre à seconder les efforts de la nature et de l'art? Quel sentiment pénible n'éprouvera point cette victime d'une trop grande sensibilité, lorsqu'entrée en convalescence, elle restera témoin des écarts auxquels peut se livrer l'imagination égarée; lorsque, rendue à sa famille, son imagination lui rappellera des individus au milieu desquels elle a vécu, luttant inutilement contre les désordres de leur raison, et condamnés, pour jamais peut être, à ne plus en jouir? Les accidens inséparables d'une pareille réunion ont indiqué au professeur *Pinel* un précepte important: il veut qu'on sépare les aliénés, suivant l'espèce de leurs maladies, et sur-tout qu'on isole entièrement les convalescens. C'est cette distribution qui concourt si puissamment chaque jour aux nombreuses guérisons obtenues à la Salpêtrière.

Les furieux doivent être logés au rez-de-chaussée, pour éviter qu'ils se précipitent par les croisées. Ainsi logés, il n'est pas nécessaire que des grilles de fer interceptent l'air qui entre dans leurs logemens. J'ai imaginé des persiennes à lames mobiles, qui s'ouvrent et ferment de manière que l'aliéné ne peut ni ouvrir les lames ni les fermer. On peut ainsi ménager le jour et laisser l'aliéné dans une salutaire obscurité, comme le conseillent les anciens, ou laisser l'air passer librement par ses croisées, en ouvrant les persiennes tout entières. Partout on est peiné de l'étroitesse des loges, surtout de leur mauvaise distribution. Les croisées sont à côté de la porte; il en résulte que l'air circule mal, qu'il ne se

renouvelle pas, et se charge de miasmes fétides; il prend un caractère d'humidité funeste, parce que les planchers ne sèchent point. C'est à cette imprévoyance qu'il faut peut-être attribuer le scorbut qui règne souvent dans les hospices de fous. Ces inconvéniens sont facilement prévenus, en plaçant les croisées en face des portes. Cette simple disposition remplit le grand but du renouvellement de l'air. Cette opposition des portes avec les croisées offre encore un autre genre d'utilité: les furieux parviennent quelquefois à s'armer dans leur chambre; ils s'y renferment, s'y retranchent, et il devient dangereux de pénétrer dans leurs habitations. Dans ce cas, quelques domestiques font mine de vouloir entrer par les croisées. Le maniaque imprévoyant porte tous ses moyens de défense vers le point attaqué; ce qui donne à d'autres domestiques la facilité d'entrer sans danger par la porte : ruse souvent nécessaire, et dont le succès est impossible si les ouvertures sont placées l'une à côté de l'autre. Les portes ne doivent pas se fermer avec fracas par les tours redoublés des clefs et des gros verroux; un simple verrou plat renferme l'aliéné dans sa chambre sans bruit et sans effroi. Qui n'a été témoin des inquiétudes, de l'agitation, des fureurs des aliénés, excitées par le bruit des verroux et des serrures? Combien ont été retirés du calme dont-il jouissaient, par cette seule cause et par l'approche de ce qu'on appelle les *porte-clefs!*

Chaque malade doit avoir un domestique qui cherche à le contenter en tout point, qui ait l'habileté de ne contrarier ni de flatter ses idées; il ne doit dans aucun cas exercer le plus léger acte de répression; il doit s'appliquer à gagner la confiance de son malade: en feignant de partager ses peines, ses chagrins, ses inquiétudes, il devient son confident, son ami, le compagnon de ses distractions et de ses exercices. Lorsque la répression doit avoir lieu, le domestique doit être écarté, pour qu'il ne paraisse pas y avoir participé. Par cet artifice, l'aliéné ne tombe point dans l'abattement; le domestique qui partage son sort a droit de lui inspirer des consolations et de faire faire au malade ce qu'on exige de lui. Souvent on con-

naît par le domestique, les idées, les pensées, les projets de l'aliéné, et on obtient de lui une multitude de choses utiles au rétablissement de la santé. J'ai eu plusieurs malades qui, par la crainte de faire gronder leurs domestiques, évitaient plusieurs actions déraisonnables et contenaient leur fureur. Un, entre autres, déchirait tout. Je mis la camisole à son domestique, en le grondant vivement devant son malade. Celui-ci vint me demander grâce, me promit de ne plus déchirer, et il tint parole. Ce grand nombre de domestiques fait que les aliénés ne sont pas seuls avec eux-mêmes; ils sont sans cesse entourés de gens qui raisonnent, qui se distrayent, et qui, par leur exemple, entraînent le malade aux jeux et à la distraction. Un aliéné est-il assez tranquille, ne compromettra-t-il point la sûreté publique, il va promener au loin avec son domestique, et souvent par de longues promenades, j'obtiens un sommeil que les meilleurs narcotiques n'avaient pu provoquer. Cette permission de sortir persuade l'aliéné qu'il n'est pas détenu, et l'aide à se convaincre que le dérangement de sa santé est le seul motif qui puisse le retenir hors de chez lui : c'est un moyen de punition ou de récompense pour quelques-uns; un désir qui, long-temps attendu, fait diversion aux idées dominantes; qui, obtenu, amène un contentement salutaire. L'exemple de ceux qui sortent donne à chacun un motif d'émulation pour se contenir, se contraindre, suivre les conseils et prendre les médicamens.

Tous les domestiques doivent obéir sans réplique devant leurs malades; ils doivent céder aveuglément : cette obéissance inspire un esprit de docilité qui tourne à l'avantage des malades. Leur nombre, présentant un grand appareil de force, doit dispenser presque toujours d'en faire usage, parce que les plus furieux cèdent dès qu'ils sentent l'impossibilité de céder avec avantage. Un général dans un état de fureur se refusa d'aller au bain. J'envoie douze domestiques dans sa chambre : l'un d'eux lui dit que, s'il n'y va, on le portera. « Oserez-vous porter la main sur votre général » ? — Oui, lui répondit-on.— Il les regarde, comme pour les intimider, et il

se rend au bain sans qu'on ait eu besoin de le toucher du bout du doigt. La répression est un des moyens de direction et de traitement les plus difficiles à manier. Il faut réunir beaucoup de qualités pour l'exercer avec avantage; mais il faut aussi une grande habitude pour ne pas exaspérer le malade et le rendre incurable. Elle se borne, ou bien à fixer, à ébranler fortement l'imagination, ou bien à inspirer un sentiment de crainte qui dompte, subjugue le maniaque, et le laisse s'abandonner aux impulsions qu'on lui donne. Les effets de l'ébranlement de l'imagination ne doivent pas entrer dans mon travail ; ils appartiennent à l'étude des facultés intellectuelles considérées comme causes, symptômes, moyens curatifs de l'aliénation mentale; ce qui doit faire le sujet d'un autre mémoire. Nous avons vu déjà les effets de la crainte sur l'économie; il faut beaucoup d'art pour la faire tourner à l'avantage des aliénés, et pour la faire servir à leur guérison: mais, provoquée vivement et à propos, elle peut être très-utile : elle détermine alors un spasme qui détruit celui qui entretenait le délire, comme l'avait observé *Lorry* dans son excellent traité, où il peint si bien les tourmens de la mélancolie: *Spasmum spasmo solvitur.* Le professeur *Pinel* cite plusieurs exemples de guérisons déterminées par la frayeur, par la crainte.

Obs. M.*** âgé de 27 ans, d'un tempérament lymphatico-nerveux, après un accès de fureur qui avait duré six mois, était resté dans un état de mélancolie. Au printemps, époque où l'accès de fureur avait éclaté l'année précédente, ce jeune homme présente tous les signes d'un nouvel accès : rougeur de la face, mobilité des yeux, diminution de l'appétit, haleine fétide, constipation, mouvemens brusques, réponses brèves. Enfin, après huit jours, l'accès se manifeste par des cris, des provocations, des menaces, des injures; il casse et brise tout pour être libre; il me repousse et dédaigne mes avis. Dans la nuit, il se livre à tous les excès de la fureur. Au point du jour, j'ordonne qu'on le laisse errer dans le jardin. Il y court en

chantant et jurant. Se croyant libre, il arrache un arbre pour exterminer ses ennemis. Un domestique lui observe qu'il ne doit rien détruire; cet avis est mal reçu. Le domestique insiste; le furieux s'élance sur lui pour le frapper. Ce mouvement avait été prévu, les autres domestiques saisissent tout-à-coup le malade, le portent dans une nouvelle chambre. Je me présente à son arrivée, le gronde et lui fais sentir le tort qu'il a eu de frapper. Je le laisse seul livré à ses réflexions. Deux heures après, il ne reste plus de traces de fureur ni de délire.

Obs. Une dame âgée de 48 ans, d'un tempérament lymphatique, d'un caractère très-singulier, par suite des malheurs de la révolution est frappée de délire maniaque depuis plusieurs années, mais au milieu du désordre de ses idées elle conserve une hauteur inabordable; elle est toujours prête à frapper. Je lui ai fait mettre pendant deux fois, pour une heure seulement, le gilet de force; depuis, j'obtiens d'elle tout ce que je désire, et loin de conserver du ressentiment, elle vante ma fermeté, me traite avec beaucoup d'amitié, quoiqu'elle ne soit pas rendue à la raison.

Obs. Un jeune homme âgé de 19 ans, occupé dans une manufacture de tabac, d'une forte constitution, devint amoureux d'une jeune personne. Un de ses amis éprouve la même passion, lui en fait part. Depuis cette confidence, le jeune homme concentre sa passion, la cache avec soin, quoiqu'il sache avoir fixé le cœur de la demoiselle. Cependant il continue de voir son ami et son amante; mais il est sombre, rêveur, plus retiré. Enfin, au sortir d'un bal où il avait dansé avec la jeune personne, notre malade est pris de convulsions violentes, de délire furieux. Les soins les mieux entendus lui sont prodigués. Après trois mois, il m'est envoyé. Je le livre à toute sa mobilité, et lui laisse faire tout ce qu'il veut. Il va, vient dans la maison et le jardin; j'ordonne à un domestique fort et robuste de ne pas le perdre de vue d'un pas. Dans les premiers temps, il paraît vouloir fuir ce domestique; après, il tente

de l'éloigner par menaces. Enfin, il réfléchit sur son état, par la crainte que lui inspire ce compagnon attaché à ses pas comme l'ombre: il croyait qu'à la première extravagance, ce domestique ne manquerait pas de lui tomber dessus. En même temps j'avais de fréquentes conversations avec le malade. Dans le cour d'un mois, il fut calme, la raison reprit ses droits : vers le second mois, une fièvre angioténique mit le sceau à son rétablissement.

Obs. Un homme de lettres éprouve les horreurs du penchant au suicide. Un voyage qu'il fait à Londres augmente son état, et lui fait prendre la résolution d'abréger le terme de sa vie. Il se rend sur un pont pour se précipiter dans la Tamise. A son arrivée, il est attaqué par des voleurs : il s'indigne, fait des efforts pour s'arracher de leurs mains, non sans éprouver la frayeur la plus vive. Le combat cesse. Notre mélancolique, oubliant le but de sa course, rentre chez lui, entièrement délivré de ses projets sinistres de suicide: c'est une manie mélancolique qui a cédé à l'impression de terreur produite par une attaque imprévue (1).

Un grand appareil de force, de puissance, un extérieur menaçant, les apprêts propres à inspirer la terreur, peuvent faire cesser les résolutions les plus opiniâtres et les plus funestes.

Obs. Un furieux casse, brise tout. Il frappe son domestique, et se renferme dans sa chambre, qu'il cherche à démolir. J'envoie plusieurs domestiques autour de sa chambre, faire le plus grand bruit et les plus grandes menaces, s'ils sont obligés d'enfoncer. Mon malade se joue de leurs propos. Je fais enfoncer la porte. Les domestiques entrent en foule. Le furieux se jette à genoux, leur demande pardon, et promet d'être tranquille: il tint parole.

Obs. Un maniaque pérorait quelquefois d'un ton de voix fort, menaçant et importun; il condamnait à l'échafaud les divers indi-

(1) Traité de la Manie.

vidus de la maison : cette explosion durait une demi-journée ordinairement. Un mélancolique très-gai s'approche un jour de mon orateur incendiaire : — M., retirez-vous, lui dit le mélancolique, car je vais entrer en fureur, et alors je suis terrible et capable de tuer tout le monde. Cette ménace réitérée plusieurs fois a fait cesser pour jamais les élans oratoires du maniaque.

Obs. Un mélancolique refuse toute sorte de nourriture, et passe ainsi trois à quatre jours. On le menace de lui mettre le gilet, qu'il ne connaît point : il en a une telle frayeur, qu'il se décide à manger. Le grand appareil de force qu'on peut opposer à chaque individu dans les hospices ou les maisons particulières, est un des moyens les plus puissans pour subjuguer la fougue impétueuse des furieux, et pour vaincre l'obstination des mélancoliques (1).

Mais si la fermeté qu'on oppose aux aliénés doit être inflexible, elle doit être exempte de dureté, de coups, de mauvais traitemens; il faut être d'une sévère justice à leur égard, leur éviter toutes les occasions de se plaindre avec raison : ils sont assez mécontens naturellement, sans leur fournir l'occasion de l'être. On doit user sobremen de la répression. Il est essentiel de n'y pas recourir devant les autres malades ; ils en sont aigris, agités, souvent exaspérés : elle ne doit jamais avoir lieu que lorsque les aliénés ont fait quelque faute grave ; sans cela, ils ne s'aperçoivent pas qu'ils ont failli. Il faut en user immédiatement après que la faute a été commise : sans cette attention, ils oublient leurs torts, se révoltent contre la prétendue injustice, se croyant les jouets du caprice de quelque individu, ou d'un ennemi, ou d'un jaloux, ou d'un barbare. Il faut être soigneux de faire sentir à l'aliéné que si on le réprime, c'est parce qu'il a tort ; il faut le bien convaincre que lui seul a forcé de recourir à ces moyens : ainsi, dès qu'il se soumet, il faut faire cesser

(1) *Pinel*, Traité de la Manie.

la répression. Elle ne doit pas durer long temps ; les malades perdent de vue les motifs de ce traitement et en murmurent.

Les moyens de répression se bornent au gilet, à la réclusion Le gilet suffit pour contenir les furieux : il est inutile d'en donner la description. J'ai fait donner la forme des gilets ordinaires à ceux qui sont chez moi ; les manches sont seulement très-longues pour pouvoir se réunir ensemble, et envelopper les bras et les mains ; ils sont infiniment plus faciles à mettre, et il n'est pas de furieux à qui on ne mette ce gilet, sans qu'il soit nécessaire de le torturer et de le lasser par des efforts pour vaincre sa résistance. La réclusion consiste à renfermer le maniaque dans sa chambre. Il est des furieux et quelques mélancoliques qui peuvent se blesser grièvement en leur laissant la liberté de courir dans leur chambre : alors on le fixe sur un siége avec le gilet. Lorsqu'on emploie des liens pour attacher un furieux sur son lit ou sur un siége, il faut éviter que les liens portent sur les membres ; la pression continue peut causer des accidens qui s'aggravent par les efforts que fait le malade pour se débarrasser. Le malade contenu dans le gilet, les liens doivent exercer leur action sur celui-ci, à l'aide de petites pièces d'étoffe qui forment des anneaux dans lesquels passent les liens et retiennent ainsi le furieux. La camisole est un vêtement long destiné à prévenir non-seulement les coups que l'aliéné peut donner avec les bras et les mains, mais ceux qu'il peut lancer avec les pieds. On met aussi la camisole à ceux qui, déchirant les vêtemens ordinaires, resteraient nus. Ces deux moyens réussissent toujours pour contenir les furieux les plus violens ; et je ne conçois pas qu'on ait osé proposer, comme une découverte utile, l'usage ridicule au moins d'un panier d'osier dans lequel on enferme le maniaque. La douche est quelquefois employée avec succès comme moyen de répression : il est des malades qui la craignent beaucoup. En leur versant un peu d'eau froide sur la tête, on les détermine souvent à se contenir ou à faire ce qu'on désire d'eux, à se dompter eux-mêmes. Il ne faut pas abuser de tous ces moyens

et de mille autres que les circonstances peuvent suggérer ; par leur continuité, l'aliéné en contracte l'habitude, l'impression s'affaiblit, et leur effet est manqué. Il ne faut pas y revenir souvent, car les objets extérieurs ne font qu'une fois sur nous une première impression forte et vive; la seconde est plus faible; la troisième est nulle. Ce phénomène appartient à une loi de la sensibilité qui fait que nos impressions internes ou externes, agréables ou pénibles, tendent à devenir indifférentes par leur répétition ou leur durée.

Obs. Une dame profondément mélancolique ne pouvait se plaire nulle part; elle se désolait, ne sachant s'occuper de rien, et se croyait incurable. Elle frappait quelquefois par impatience; rarement y avait-il du délire. Je lui donnai des soins chez elle, et conseillai un très-grand voyage. Elle en revint plus malade. On me l'amène. Dès le lendemain, elle prend intérêt à tout ce qui l'entoure, à tous mes malades; elle s'occupe, et en huit à dix jours, elle est très-bien. Elle veut absolument rester chez moi, et y passe dans un état de santé parfaite, à un peu de mobilité près, jusqu'au solstice d'été, temps de l'année où elle commence à être plus malade, depuis trois ans. Elle a de légères contrariétés et retombe dans son ennui, son dégoût et son inapplication. Je l'exhorte; j'use des mêmes conseils que la première fois. Je ne puis rien gagner, et j'ai la douleur de voir cette dame retomber dans sa première mélancolie. — C'est inutile, me disait-elle, quand je suis venue chez vous, tout ce que j'y voyais était nouveau, me distrayait; aujourd'hui, rien de tout cela ne me fait impression; ce que vous me dites ne me frappe pas comme à cette époque, quoique j'apprécie mieux qu'alors vos bons soins et votre dévouement. Je me suis retourné d'un autre côté : l'état de cette dame la portait à s'ennuyer partout; je cherche à augmenter son ennui en la privant des visites de son mari, de ses enfans, qu'elle adore : alors elle sollicite vivement de revenir au milieu de sa famille. Je résiste à toutes ses de-

mandes. L'ennui augmente; elle prend ma maison en aversion. Je gagne du temps, pour arriver à l'époque de l'année dernière où elle s'est trouvée bien : alors, elle revoit son mari, ses enfans, revient chez elle au moment où elle s'y attendait le moins. Cette opposition de situation l'a rendue au calme. Peu à peu toutes ses craintes et ses dégoûts se sont dissipés, et elle est au milieu des siens beaucoup mieux qu'elle n'y avait été depuis quatre ans. Elle s'occupe, travaille, voit le monde. Elle est rendue au bonheur et à une santé parfaite.

Obs. Un jeune homme parvenu au dernier degré de la mélancolie pense que ses moindres actions nuisent à ses parens, ses amis, que ses ennemis interprètent jusques à sa nourriture, pour ruiner des personnes estimables. Après quelques essais d'abstinence, il passe treize jours sans manger ni boire, faisant tous les jours sa promenade et conservant sa gaieté. Ses amis, ses parens, épuisent leur affection et leurs larmes; il résiste à tout et est près de succomber. Nous convenons avec un de ses amis de lui annoncer que les autorités publiques assurent qu'il n'est responsable de rien s'il mange, qu'il reviendra chez lui le jour même. Aussitôt il se décide, prend des alimens liquides préparés. Il tombe dans une sorte de joie délirante. On le ramène chez lui. Il passe un mois très-bien, exempt de toute sorte de délire et de crainte. Tout-à-coup il revient à sa première résolution. Son ami accourt, lui rappelle ses promesses, ses engagemens, ses sermens, les déclarations des autorités. — C'est inutile, mon cher ami, il y a un mois que tout ce que vous me dites-là me fit la plus vive et la plus heureuse impression; si vous n'avez plus rien à me dire, je suis perdu. Il n'a repris la nourriture que lorsque, dans un état affreux de dépérissement, il a conçu l'horreur d'être cause de sa mort par son obstination. J'ajouterai que, pour vaincre sa résistance et lui prouver qu'on le ferait vivre malgré lui, il fut décidé qu'on lui passerait une sonde par les narines, pour faire pénétrer un liquide

nourrissant dans l'estomac. Cette opération pratiquée avec l'habileté et la dextérité qu'on connaît au professeur *Dubois*, réussit très-bien une première fois. Mais la seconde, on ne put faire pénétrer la sonde dans l'œsophage ; le malade s'étant étudié toute la nuit à contracter les muscles du pharynx et de l'œsophage pour s'opposer à l'introduction de l'instrument.

Le bain de surprise ne réussit sans doute qu'en produisant une impression vive et subite, une grande frayeur. Ce moyen a réussi à *Van-helmon*. *Wan-Swieten* en fait l'éloge : on en usait beaucoup ; dans plusieurs hospices de France, on l'emploie encore. M. *Pinel* semble l'avoir exclus du traitement des maniaques. Je ne l'ai jamais vu employer à la Salpêtrière ; jamais je ne l'ai employé dans mon établissement. Ce remède est extrême, et *Wan-Swieten* ne le conseille que dans les cas désespérés ; la secousse, la commotion physique et morale est si violente, qu'il est difficile de calculer, de juger si les avantages qu'on en retire l'emportent sur les accidens qu'il détermine. Quand j'entends conseiller le bain de surprise, j'aimerais tout autant qu'on ordonnât de jeter un maniaque d'un troisième étage sur le pavé, parce qu'il y a plusieurs exemples de maniaques qui ont guéri après s'être précipités.

S'il est utile dans quelques cas d'exciter la crainte et la frayeur, il en est d'autres où il faut calmer et dissiper ces deux passions. Nous en avons déjà vu des exemples qui nous ont prouvé que le contraste des soins affectueux donnés aux maniaques, avec leurs appréhensions en entrant dans une maison étrangère, était un puissant moyen de guérison.

Obs. Une femme, âgée de 60 ans, avait déjà eu un premier accès de manie, dont elle avait été guérie à l'Hôtel-Dieu. Six ans après, elle sent un second accès approcher. Elle dispose tout chez elle, et ordonne qu'on la conduise dans une maison de santé aussitôt que l'accès aura éclaté. Enfin, il a lieu, et cette femme tombe dans un délire et une agitation extrêmes, voulant s'enfuir, frap-

pant tout le monde, associant les idées les plus disparates. Elle m'est amenée : elle est calme à son arrivée. Toute la journée se passe à raconter l'histoire de sa maladie et à nous plaindre d'avoir chez nous une femme si méchante et capable de tout entreprendre. A l'entrée de la nuit : froid général, suivi de chaleur, visage très-rouge, soif ardente, loquacité, obscénités, injures, menaces, cris. — On me dit de mettre le feu à la maison, de vous tuer, de me jeter, etc., etc. J'arrive, je gronde fortement, lui défends d'écouter ce qu'on lui dit; je lui observe qu'elle ne doit rien craindre, que je suis-là avec du monde pour repousser le mauvais esprit qui l'inspire, qu'elle ne doit pas en avoir peur. Sur ce, elle se couche, et est calme. Elle m'a avoué depuis que mon exhortation l'avait rassurée contre un esprit mal-faisant qui l'inspirait.

La peur et la timidité sont des symptômes bien singuliers, et qui prouvent jusqu'à quel point les affections morales sont perverties chez les aliénés. Des individus forts et robustes, d'un courage éprouvé, deviennent timides et craintifs, sans autre cause que celle qui préside au désordre de leur entendement.

Un commissaire des guerres, distingué par ses lumières, ses services, après avoir fait toutes les guerres de l'Allemagne, est devenu officier supérieur. De très-bonne heure, il avait été instruit dans la pratique de la masturbation, qu'il prit en horreur lorsqu'il eut atteint l'âge de puberté : cependant il est devenu très-fort, très-robuste, et capable de résister plus qu'un autre aux excès de tout genre. Doué d'une grande sensibilité, il épouse une femme qu'il adore. Bientôt le service l'arrache des bras de son épouse, et il apprend des nouvelles qui affligent son cœur. Quelque temps après, il y a environ cinq ans, étant à l'armée, il sent des tiraillemens dans les yeux, de l'embarras lorsqu'il les fixe sur quelqu'un, enfin, un mal aise qui le tourmente. De retour chez lui, il acquiert la conviction de ses chagrins domestiques. Sa femme lui reproche d'avoir les yeux hagards; alors, il s'affecte bien davantage du dérangement de ses yeux. Il vient à Paris. Notre militaire avait tout fait pour se dis-

traire, pour dissiper cet état mélancolique, avait cherché même à former une nouvelle inclination ; mais, en vain, tout le ramenait à ses chagrins domestiques et à l'affection de ses yeux. Il se portait d'ailleurs très-bien ; seulement, la nuit était troublée par des rêves, et il s'éveillait quelquefois en sursaut. M. *Pinel* lui conseilla de prendre des besicles. Il saisit cette idée, et s'imagina que les verres empêcheront qu'on s'aperçoive du désordre de sa vue. Il va et vient ; mais bientôt ce palladium ne suffit pas pour le garantir de ses inquiétudes. Il ne peut causer en face avec quelqu'un, sans se troubler, sans perdre le fil de ses idées, et même, s'il ne rompt la conversation, il éprouve une sueur générale et est près de tomber en syncope ; ce qui lui est arrivé plusieurs fois. Un enfant qui le surprend, qui lui parle en le fixant, le déconcerte, sur-tout s'il est surpris sans lunettes. Convaincu que ses yeux offrent quelque chose d'extraordinaire qui trouble ceux qui l'abordent, et qui leur fait concevoir une idée défavorable sur son compte, il ne peut avoir de tête-à-tête avec qui que ce soit. Je suis le seul individu avec lequel il cause librement et sans lunettes. Au reste, dans un cercle, il évite d'arrêter ses yeux sur quelqu'un en particulier, et il y est très-bien, très-agréable. Il m'a avoué qu'étant avec moi, il se sentait plus fort et plus hardi, et qu'alors il était en état de tenir une conversation. D'ailleurs, nulle altération dans aucune de ses fonctions, au sommeil près, qui est un peu troublé. J'ai conseillé les dissipations, les voyages, un vésicatoire à la nuque ; tout a été inutile. Un séjour de deux mois que ce militaire a fait chez moi avait un peu dissipé ses inquiétudes. Il est parti pour l'armée, où il fait son service en brave ; mais il m'a fait plusieurs fois l'aveu suivant : « Avant mon affection, j'aurais affronté tout le monde, j'aurais cherché dispute pour me battre ; aujourd'hui, j'évite ceux avec qui je pourrais avoir quelque discussion ; par crainte, par une sorte de pusillanimité, je suis devenu timide ». Et cependant à l'armée, c'est un des premiers au feu.

Un épileptique âgé de vingt-six ans, d'un caractère très-violent,

d'une susceptibilité extrême, était pris durant la nuit de frayeurs inexprimables. Vainement, cherchait-il à se combattre, il ne pouvait surmonter ses craintes. Couché dans l'appartement de son frère, il réveillait celui-ci, en lui disant : Je ne sais ce que j'ai ; j'ai peur de toi, j'ai peur, j'ai peur. Et, cependant, il aimait beaucoup son frère, qui lui prodiguait les plus grandes marques de dévouement.

Un asthmatique, devenu hypocondriaque, d'ailleurs d'un courage ordinaire, est devenu tellement timide, qu'il ne peut faire un pas seul et sans lumière dès qu'il est nuit ; il n'ose coucher seul dans sa chambre, quoiqu'il conserve de la lumière, et que la maison qu'il habite soit très-fréquentée. Sa fille, âgée de onze ans, qui couche dans sa chambre, ne le rassure pas ; il a peur, et ne sait ni pourquoi ni comment.

Souvent cette disposition à la frayeur entraîne le désordre des idées et est la première cause de l'aliénation d'esprit ; souvent la peur annonce l'invasion de l'accès. Une jeune personne convalescente depuis quinze jours reçoit une nouvelle agréable et inattendue. Dès le lendemain, elle se plaint d'un mal de tête. Cependant elle dîne assez bien. Une demi-heure après le dîner, sans cause, elle s'écrie : j'ai peur ; elle tremble, frémit : tout m'effraie. On tâche de la rassurer ; c'est en vain ; un nouvel accès éclate dès le même soir. Une demoiselle de quatorze ans, d'une très-forte constitution, d'un caractère très-vif, avait été témoin des alarmes de sa famille sur le sort de son père, qui finit par être massacré. Cette nouvelle parut l'affecter vivement, quoiqu'elle n'eût alors que cinq à six ans. Depuis, elle a constamment entendu parler des excès de la révolution et du meurtre de son père. A huit ans, elle eut du mal à la tête, avec des poux, qu'on eut soin d'entretenir. A treize ans, elle était grande, bien faite, gaie, gâtée à l'excès par sa mère, qui s'était rendue l'esclave de ses caprices. On eut recours à un remède violent, qui dissipa l'éruption de la tête. Ses règles ne firent que se montrer, et ne coulèrent pas ; elle devient colère, impépérieuse ; elle frappait une petite cousine ; accablait d'injures sa mère et ceux qui lui faisaient la plus légère observation. Après ce

premier accès, elle resta sombre, triste, silencieuse, très-colère et très-sujette à des terreurs paniques. L'été de 1804, on appliqua deux sangsues à l'anus; les règles reparurent, et la malade entra dans un accès de fureur. Elle fut conduite chez moi au mois d'août 1804. L'agitation, la fureur la saisissaient tout-à-coup et se manifestaient par des frayeurs instantanées. Après beaucoup d'efforts pour la calmer et la rassurer, elle devenait tranquille et raisonnable. Ces accidens étaient accompagnés de rougeur de la face; les yeux étaient brillans : elle restait après dans l'abattement. Après deux mois de bains tièdes, tous les symptômes se dissipèrent; seulement l'agitation reparaissait sans fureur ni délire à l'approche des menstrues. Un oncle de cette jeune personne, content de la voir si bien portante, l'emmène au spectacle. Un duel simulé sur la scène frappe l'imagination de la convalescente. Elle eut une syncope, et à son retour à la maison, toutes les idées de meurtre, d'incendie étaient dans sa tête. Elle eut pendant huit jours tous les accidens observés à son arrivée. A l'entrée de l'hiver de cette année, l'éruption menstruelle s'accompagne de frayeur, de craintes, de peurs, et tout fait craindre une nouvelle crise.

D'autres fois, la peur s'étend à tout, tout la provoque, et une fois excitée, elle livre les malades au délire le plus terrible.

Obs. Une dame âgée de trente ans, d'une petite taille, cheveux noirs; d'une imagination vive et exaltée, peut-être par l'éducation et les flatteries des hommes, supporte avec courage les désastres de la révolution, qui la réduisent à une grande détresse. Depuis cette époque, elle a des flueurs blanches et est sujette aux maux de nerfs. Elle met un cautère. Des circonstances plus favorables lui permettent de figurer dans le monde. Elle commet quelques imprudences. Entraînée par les hommes, séduite par les femmes, elle se livre à toute la mobilité, à toute l'étourderie d'une femme aimable et légère; les affections nerveuses l'assaillissent; l'hystérie est portée jusqu'à la syncope. Cependant, le désir de

paraître la ramène chaque soir dans le monde. Élevée dans une morale sévère, elle a des inquiétudes qui troublent le cours de ses imprudences en fortifiant les sages avis de son mari. De cette lutte intérieure entre le devoir et l'attrait des plaisirs, résulte un caractère querelleur, chagrin, défiant, soupçonneux; elle néglige ses enfans, quitte son mari. Cependant, les convulsions augmentent, l'hystérie passe à la nymphomanie; des terreurs paniques la troublent; il y a délire. Un an se passe dans cette progression successive des affections nerveuses. Au printemps (1803), mille idées chimériques se joignent aux premiers maux : tantôt, elle veut manger; tantôt, elle appréhende d'être enragée; tantôt, elle croit qu'elle va périr, qu'on va l'étouffer; elle pousse des cris affreux; elle veut fuir sa maison; trois fois, elle veut se précipiter. Tout l'épouvante dans la nuit; elle croit entendre quelqu'un qui la menace. Le remords, l'amour, les idées religieuses, la crainte exercent tour-à-tour leur empire sur cette imagination effrayée. Les menstrues coulent mal; les selles sont régulières, mais brunâtres. Urine brune. Le cautère ne coule point. Par instans, mouvemens convulsifs; le soir, exaspération, insomnie. Bains, lavemens avec le camphre et l'assa fœtida. La malade m'est amenée (en juillet 1803) pieds et poings liés, une serviette sur la tête, inondée d'eau froide. Je la reçois dans le jardin. J'ordonne qu'on la laisse libre; je m'emporte contre ceux qui osent traiter ainsi une femme. Je fais retirer ceux qui la conduisent. Je la mets entre les mains de deux femmes. Jamais la crainte et la terreur n'ont été peintes comme elles l'étaient sur la physionomie de cette femme pâle : les yeux fixes, hagards; les paupières inférieures comme éraillées; les traits de la face fortement tirés en bas, la bouche ouverte, les lèvres tremblantes, le corps vacillant, la peau brûlante, les pieds très-froids. Toute la nuit s'est passée dans des cris d'épouvante. Elle crie, vomit des injures, veut être seule; l'instant d'après, elle appelle tout le monde; elle s'imagine qu'on veut l'étouffer entre deux matelas, elle se blottit dans son lit : le bruit qu'elle fait en se remuant l'alarme; le bruit des portes, du

vent, des arbres, tout l'effraie; le plus léger son la fait tressaillir, augmente ses craintes; excite ses cris, renouvelle ses convulsions, accroît son délire. S'approche-t-on d'elle, elle a peur; s'éloigne-t-on, elle a peur; si l'on parle, c'est d'elle et contre elle; on complote, on veut la faire périr. Si l'on crache, si l'on se mouche, c'est sa sentence qu'on prononce. Elle a peur d'elle-même; elle a recours aux supplications les plus énergiques pour fléchir ceux qui l'entourent. Veut-elle prendre quelque chose, ce n'est qu'en tremblant qu'elle y touche; si elle mange, ce n'est qu'après qu'on y a goûté. Trois jours se passent ainsi, pendant lesquels la malade boit beaucoup d'eau de groseille et mange des fruits rouges. Les pieds sont constamment froids; la peau, quelquefois moite, toujours brûlante; la face rouge; les pommettes colorées. Cet excès d'agitation amène le calme de la lassitude. Alors cette dame est raisonnable; on saisit ce moment pour lui donner des consolations et dissiper ses craintes; on lui fait parcourir toute la maison; on la mène promener au-dehors. Elle reste plus tranquille; mais elle est triste, rêveuse, déchirant son linge; elle mange peu et refuse de se promener. Le 6e jour, ses craintes se réveillent, mais avec moins de violence, et elles durent moins. Elle est mise à l'usage d'une infusion de safran; on l'oblige de se promener, on s'efforce de dissiper ses craintes. Quinze jours de traitement rappellent les règles, le calme et la raison. Enfin, un mois après, elle est rendue à son état naturel, à quelques craintes près, qui se dissipent en revenant dans le sein de sa sa famille, après deux mois de séjour dans ma maison (1).

Il est surtout essentiel de dissiper les craintes et les frayeurs qui arrachent les malades au repos du sommeil. A peine livré au traitement des aliénés, je voulus m'assurer par moi-même des causes qui existaient ou entretenaient leur insomnie. On attribue généra-

---

(1) Extrait d'un mémoire sur les Manies sympathiques, inséré dans le Journal de la Société de Médecine.

lement les cris de la nuit au délire : on se trompe. Que d'erreurs ne reste-t-il point à détruire relativement à ces malades! Je me suis convaincu que les causes de leur insomnie sont peu nombreuses : on peut les réduire à des douleurs physiques, à des besoins pressans, à des rêves affreux, et quelquefois à des idées maniaques. Pour détruire l'influence de ces causes, il est essentiel que les aliénés aient des domestiques couchés auprès d'eux. Un aliéné crie-t-il, son domestique accourt un flambeau à la main, lui parle avec douceur, le console, l'exhorte à patienter jusqu'au lendemain. Les cris sont-ils excités par la faim ou la soif, il faut contenter ces deux besoins; si on ne s'empresse de les satisfaire, le malade s'impatiente, s'exaspère, s'agite, devient furieux. D'autrefois, une chaleur brûlante les dévore : un bain, des lotions d'oxicrat sur la tête, suffisent souvent pour rendre le calme, s'ils ne procurent le sommeil. On ne réussit pas aussi bien à ramener au calme de la nuit ceux qui sont gais et qui chantent; ordinairement ils ne chantent que pour faire diversion à leur insomnie, ou pour s'étourdir sur leurs souffrances. Le malade est-il excité par son imagination délirante, on le tranquillise, en l'invitant à ne pas faire de bruit, crainte de troubler le repos de ses voisins. Si ses idées fougueuses ne donnent aucun accès à la persuasion, on lui fait peur des reproches ou de la répression pour le lendemain. Dans les cas d'insomnie opiniâtre, une percussion monotone faite sur la porte, sur les murs de la chambre, fixe l'imagination, l'assoupit ensuite et l'endort. J'ai employé avec succès la chûte de l'eau qu'on faisait tomber goutte à goutte du plancher dans un bassin.

Obs. Un aliéné pousse des cris affreux; il jure, menace, traîne son lit, casse les carreaux de sa croisée. On vient à lui : il est pâle, tremblant, furieux : il dormait, un rêve vient de l'arracher au sommeil, il croit voir quatre voleurs prêts à l'assassiner; il se sert de son lit, à défaut de toute autre arme pour se défendre. On le rassure : on lui répète qu'on veille autour de lui. Il se tranquillise,

et dort paisiblement le reste de la nuit. Un mois après, ce même malade est encore agité pendant la nuit. Je le trouve tout nu et debout; les yeux rouges, égarés, la tête brûlante, la face très-rouge. — Je n'y tiens plus, me dit-il, je suis consumé. On lui donne plusieurs verres d'émulsion nitrée; on applique de l'oxicrat sur la tête; on le fait promener au grand air, sans que cette chaleur interne se dissipe. Il était deux heures du matin. Je lui propose une douche; il en reçoit une légère, exprimant sa reconnaissance du bien qu'on lui fait. Ses cris cessent, et il repose jusqu'au jour.

Obs. Une demoiselle s'éveille plusieurs fois chaque nuit, se croyant près de tomber dans un précipice. Je fais garder de la lumière dans sa chambre, et ce moyen suffit pour dissiper ses frayeurs nocturnes.

Il est des cas d'insomnie très-difficiles à vaincre. Vainement emploierait-on les calmans, les narcotiques les plus énergiques; outre qu'ils sont reconnus comme contraires dans les grandes affections nerveuses, dans les cas d'irritation du cerveau, ils réussissent bien rarement contre le délire maniaque et mélancolique. Les moyens qui réussissent constamment, sont: l'exercice du corps, les promenades, l'équitation, les voyages, la chasse, la culture de la terre; ils ont rendu à la raison un grand nombre de mélancoliques. Ils réussissent aussi sur les furieux.

Obs. Un homme de 42 ans, d'un tempérament sanguin très-prononcé, père de famille, troublé par les agitations de la Vendée et désespéré de la mort d'un de ses fils, devient furieux. On lui donne des soins pendant un an. Il m'est envoyé. Le flux hémorrhoïdal, les sangsues le calmaient chaque fois; mais il n'a recouvré la santé qu'en s'amusant à dessiner et à tracer les allées d'un bosquet qui est dans un des jardins de la maison.

Obs. Un jeune homme de 34 ans, d'un tempérament sanguin, eut un premier accès de manie pendant son émigration, par suite des mal-

lieurs du temps et d'altercations avec un de ses parens. A peine rentré en France, il a un nouvel accès. On me l'amène après un an de maladie. Il est tantôt gai, tantôt triste; il a souvent des lueurs de raison; tantôt il ne veut pas manger, ou il mange avec voracité; il croit que tout le monde se moque de lui, veut le perdre; il s'imagine entendre quelqu'un qui lui parle; il a des rêves affreux. Tous mes soins sont inutiles. Après 8 mois, il est envoyé à la campagne, contraint de mener la vie d'un paysan. Quelques mois s'écoulent, livré à un exercice très-violent; il est infiniment mieux. Au bout d'un an, époque actuelle, il ne manque plus qu'à confirmer sa bonne santé par la continuité des mêmes exercices; mais il faut que ces exercices soient continués jusqu'à la lassitude. Alors l'action musculaire, appelant à elle l'excès du fluide nerveux, l'use, fait diversion à l'irritation cérébrale, et permet à l'aliéné de goûter les douceurs du sommeil.

Le désespoir semble être aussi quelquefois la cause d'un bouleversement intérieur et général qui, rompant la direction vicieuse de l'influence nerveuse, ramène l'aliéné à la raison. Ces cas sont difficiles à rencontrer, plus difficiles à distinguer. C'est ainsi sans doute que réussissent les bains de surprise poussés presque jusques à la submersion, comme le conseille *Vanhelmon*. Alors l'action de la vie, étant comme suspendue, rentre dans le système régulier de l'organisme, à mesure que les forces reviennent, et que l'étonnement général de la machine se dissipe. J'ai déjà touché quelque chose relativement aux inconvéniens du bain de surprise; je crois qu'il est applicable aux effets d'un désespoir violent et profond, excité dans le dessein de guérir. Cependant qu'il me soit permis de citer un exemple qui fournira une nouvelle preuve que l'on guérit les aliénés par des secousses, des commotions physiques ou morales, qui, en ébranlant et menaçant, pour ainsi dire, la machine, la rejettent sur la voie de la santé.

Obs. Une femme âgée de 34 ans, d'un tempérament sanguin,

d'un caractère très vif, voit son enfant qu'elle allaite près d'être étouffé par un grain de raisin ; elle s'effraie, son lait se supprime ; elle perd la raison et devient furieuse. Deux fois elle est traitée sans succès à l'Hôtel-Dieu, et elle est conduite comme incurable à la Salpêtrière. Cette femme est d'une grande mobilité ; elle a acquis beaucoup d'embonpoint : elle sollicite sans cesse et avec emportement d'être jugée et conduite au supplice qu'elle mérite. Elle demande après son mari, ses enfans ; travaille pour eux, et leur fait passer le prix de ses travaux et de ses privations ; dès qu'elle les voit, elle devient plus furieuse. Après 5 ans de maladie, son mari, chargé d'enfans et dans la détresse, veut se remarier, sollicite un certificat d'incurabilité. L'inspecteur (M. *Pussin*) se charge du certificat : Tiens, vois-tu, lui dit-il, d'un ton ferme, tu ne verras plus ton mari et tes enfans ; tu vas divorcer, et ton mari se remarie. A cette nouvelle, cette infortunée tombe dans un état de stupeur profonde, et en sort deux heures après rendue à la raison (1).

Lorsque l'isolement ne force pas les aliénés à réfléchir sur leur état, on obtient alors le plus grand succès de provoquer une secousse par la vue de leurs parens, de leurs amis ; leur visite inattendue cause une commotion nerveuse qui rend quelquefois l'aliéné à la raison.

Obs. Une demoiselle tombée dans une sorte de démence accidentelle, à la suite d'un amour contrarié et de suppression de règles, est conduite chez moi. Elle ne répond aux questions que par monosyllabes, parle sans cesse entre ses dents, sans qu'on puisse distinguer ce qu'elle dit. Elle désire ardemment revenir chez ses parens, mais se garde bien d'en parler. Après un mois environ, elle entrevoit sa maman, court à elle, l'embrasse, veut à toute force la suivre. On cède à ses instances, et la malade est parfaitement rétablie. Au bout de cinq à six jours, les règles reparurent. Ce fait prouve

(1) Extrait d'un mémoire sur l'aliénation lu à la Société de l'École de Médecine, en messidor an 12.

qu'il ne faut point être absolu dans la pratique, et que l'art consiste à bien démêler les circonstances qui doivent faire modifier les principes, quelque force qu'ils tirent de l'expérience. Aussi le précepte de l'isolement n'est pas applicable à tous les aliénés, au moins il ne doit pas être prolongé trop long-temps pour certaines variétés de mélancolie. En s'obstinant à priver certains mélancoliques de leurs parens, de leurs amis, ils s'obstinent à ne rien faire; et se laissent plus facilement accabler par leurs chagrins. Quant aux furieux, il ne peut y avoir d'exception. Il arrive que l'espérance de voir leurs parens, leurs amis, décide les aliénés à faire ce qu'on désire.

Obs. Un jeune homme ne veut pas manger qu'il n'ait vu un M^r. qu'il estime beaucoup et qui prend soin de lui à Paris. On lui promet qu'il le verra s'il mange: il y consent. La visite de ce M^r. ne le rétablit point, mais elle a prévenu le danger qui menaçait sa vie.

L'époque où l'isolement doit cesser n'est pas facile à déterminer; il faut un tact bien exercé pour ne pas se laisser abuser. Ici l'expérience est lente à se prononcer, et je ne sache rien de positif à cet égard. Que de malades rechûtés et redevenus incurables pour avoir vu trop leur famille, et être rentrés prématurément au sein de leurs habitudes!

Obs. Une jeune demoiselle douée d'un tempérament sanguin, d'un caractère entier, élevée au sein des prestiges du monde et des passions, amoureuse dès l'âge le plus tendre, avait atteint sa 21.e année. Son amant est obligé de partir pour la province. Elle devient sombre, triste, sujette à des vomissemens; elle maigrit; les règles se suppriment. Après plusieurs mois, elle tombe dans un délire violent, accompagné du désir de se détruire. Le premier accès dure peu de jours. Le mois suivant, nouvel accès. Elle essaie tout pour sa destruction; elle se précipite d'un premier étage, fait des efforts pour s'étrangler; n'en pouvant venir à bout, elle cherche à s'étouffer; enfin elle ne veut plus prendre de nourriture. Elle m'est confiée.

Le lendemain de son arrivée elle ne veut rien prendre : on l'exhorte, on la presse, on la sollicite, tout est inutile. — Je ne mangerai que lorsque j'aurai vu M. . . . . la vie m'est odieuse sans lui. On la distrait, on l'amuse, on la promène, rien ne réussit. On la menace de la faire manger de force. — On ne l'a pas osé chez moi, on ne le tentera pas ici..... Je fais entrer huit à dix femmes dans sa chambre, elle les brave. Mais dès qu'elle voit qu'on se met en devoir de la contraindre, elle consent à prendre ce qu'on voudra. Dès ce jour, elle va mieux, et le 5.e jour elle est bien. Elle désire voir ses parens. Ils viennent vers le 15.e jour. Elle les sollicite de l'emmener; ils résistent. Enfin, quoique j'eusse observé que les règles n'étant pas rétablies, on devait tout craindre, elle sort le 25.e jour depuis son entrée. Aussitôt qu'elle entre chez elle, elle n'est pas plutôt assise : Ces murs, ces meubles, ces arbres me font mal, j'ai mal fait de quitter M. Esquirol. Cependant elle est assez bien. Mais le 3.e jour, le délire reparaît, et le 12.e elle m'est rendue plus malade que la première fois. Cependant, après 25 jours, elle est guérie de nouveau, et ses règles se sont rétablies un mois après.

Obs. Une jeune demoiselle, après être sortie d'un accès de manie furieuse compliquée de convulsions, était convalescente depuis quinze jours : elle voit ses parens, et dès-lors elle va moins bien. On lui annonça son départ le soir, elle a mal à la tête ; le lendemain elle est furieuse : son accès a été terrible et a duré plus de six mois.

Obs. Un militaire très-mélancolique commence d'aller beaucoup mieux. Sa femme désire le remmener, dans l'espérance que le changement achevera de le rétablir. On lui fait fête ; il voit ses camarades, il paraît bien ; mais on néglige le régime. Les militaires boivent volontiers, mon convalescent ne se ménage point ; dès le soir il est dans un état qui fait craindre une rechûte. Le lendemain il voulut revenir chez moi, où il a été huit jours très-agité.

Obs. Une femme d'un tempérament nerveux, d'un caractère vif et emporté, après un accès de colère, tombe dans la manie: elle se livre à toutes sortes d'extravagances, tient les propos les plus obscènes, et veut frapper. Le deuxième jour, on la conduit à la Salpêtrière. Le 8, elle est très-bien. Le 12, on lui permet de voir ses parens. A leur vue, son visage pâlit, ses traits s'alongent, ses lèvres sont tremblantes, les yeux étincelans; elle ne reconnaît point les personnes qui lui font visite; un flux de mots entrecoupés et sans suite, un torrent d'injures et de reproches sont ses réponses. L'inspecteur (M. *Pussin*) craint une rechûte. « Ne vous emportez pas, lui dit-il avec douceur, vous êtes entrée ici parce que vous étiez malade; vous n'avez pas lieu de vous en répentir, vous êtes bien portante. Si vos parens, votre mari, ne sont point venus, c'est que je ne l'ai pas voulu; puis élevant la voix: Si vous ne vous tranquillisez, je renvoie vos parens, et vous ne verrez pas votre mari ». Ces derniers mots dits avec force eurent leur effet; la physionomie devient calme, les mouvemens des muscles de la face cessent; cette femme embrasse mille fois ses amies, verse un torrent de larmes, parle de son mari, de sa famille, de ses affaires.... Ses amies ont l'imprudence de lui proposer de l'emmener. Elle est assez raisonnable pour observer qu'elle doit s'en rapporter à M. *Pinel*; qu'elle restera le temps qu'il jugera nécessaire. Après huit jours, son mari la remmène, jouissant d'une parfaite santé. Mais cette sortie prématurée, faite contre l'avis de M. *Pinel*, est bientôt suivie d'une rechûte, et cette infortunée est encore aux loges depuis deux ans. Avant d'exposer le système nerveux à de nouvelles secousses agréables ou pénibles, ne faut-il pas lui laisser le temps de se raffermir et de reprendre, pour ainsi dire, son ancienne habitude de santé? On s'expose aux causes de rechûte; on ne veut pas, par une convalescence bien dirigée, raffermir la santé morale et intellectuelle; on fait toutes sortes d'imprudences, et de régime et d'impressions, et l'on accuse l'art de ne pouvoir prévenir de rechûtes. Ne faut-il pas un temps de convalescence après toutes les maladies? Celui qui échappe à une pleurésie,

à une péripneumonie, ira-t-il s'exposer à l'air froid dès le premier jour de la cessation de la fièvre? Le peuple méconnaît l'influence de l'association des objets extérieurs avec nos idées; mais les médecins ne doivent pas ignorer que les idées délirantes s'étant associées une fois avec la présence de certains objets extérieurs, il ne faut que la présence de ceux-ci pour réveiller les premières idées. A peine le délire a cessé, qu'on expose le convalescent aux objets avec lesquels son délire s'est associé une fois. C'est pour cela que la vue des parens, des amis, aigrissent, irritent, exaltent les aliénés, et que le retour prématuré dans les lieux qui peuvent rappeler les premiers sujets de leur délire détermine des rechûtes; mais ceci appartient à des considérations d'un autre ordre.

En excitant l'amour-propre des aliénés, on peut les ramener à la raison. On y parvient aussi en les rappelant aux usages de la société et de la bonne compagnie, aux égards qu'on se doit réciproquement dans le monde.

Obs. Un jeune homme très-bien né, âgé de 20 ans, d'un tempérament sanguin, bavardait continuellement, de manière à se rendre très-fatigant, son délire et son babil étant continuels. On lui observe qu'il n'est pas honnête de parler ainsi, qu'il faut laisser parler les autres: il devient rouge, se tait; et chaque fois qu'il se livre à son babil, il suffit de lui rappeler que cela gêne et fatigue.

Obs. M.***, âgé de 60 ans, tombé dans un état de démence, après un violent accès de fureur, lâchait tout sous lui. On avait tout essayé pour lui faire perdre *cette manie*. Il sollicite de dîner avec moi et mes autres malades. « Je le veux bien, lui dis-je, si vous êtes propre ». Il promet, tient parole, et obtient la récompense promise. Depuis, il ne s'est plus sali.

Obs. Un ancien militaire, homme du monde, était convalescent d'un accès de manie, à la suite d'un traitement de six mois, dirigé par le professeur *Pinel*, après une maladie d'un an. Les nuits se passaient

tranquillement ; mais dès qu'il s'éveillait, il bouleversait tout dans sa chambre, arrachait la paille de son lit, la laine de ses matelas. Je l'exhorte à se défaire de ce reste de maladie, et l'engage à appeler son domestique, pour causer avec lui, s'il ne peut dormir. Mes conseils sont inutiles. Je prie une dame, alors convalescente, de me seconder. Cette dame se plaint d'être éveillée tous les matins par beaucoup de bruit. Je désigne le coupable. La dame engage très-honnêtement ce M.r à se contenir, et à ne pas troubler le repos de tous. Dès la même nuit, ce convalescent fut parfaitement tranquille, et il ne manqua plus rien à sa convalescence.

En donnant quelque nouvelle qui les flatte, en satisfaisant des désirs, des espérances qu'on a fait naître, qu'on a fomentées, excitées, on amène les mélancoliques surtout à la santé.

Obs. Un curé âgé de 58 ans, d'une constitution robuste, menait avant la révolution une vie active. Au commencement de la révolution, il se prononce pour la réforme du haut-clergé ; mais il est très-affecté des excès de la révolution et de la destruction totale de la religion. Il perd différentes sommes qu'il avait placées. Les églises sont r'ouvertes pour redevenir bientôt des temples décadaires. M.*** tombe alors dans la plus grave mélancolie. Il devient sombre, taciturne, ne veut plus manger. Il s'accuse d'avoir commis des crimes horribles ; désespéré de la miséricorde divine, il dit être un scélérat indigne de jouir de la vie. Il se précipite dans un puits. Persuadé que tout le monde est instruit de son histoire, il n'ose paraître. A la sollicitation de ses amis, il va en société et y est comme tout le monde. Dès qu'il est seul, les idées de désespoir s'emparent de lui. Après avoir gardé le lit pendant 15 jours, il se précipite une seconde fois dans le même puits. Quelque temps après, même accident. Pendant deux ans, il passe dans cet état. On lui apporte les articles organiques du concordat. Aussitôt après la lecture de cette pièce, M.*** court de tous côtés, voit ses

amis, leur annonce sa guérison. En effet, depuis cette époque, il jouit d'une santé parfaite (1).

On me ferait un reproche si, parmi les moyens moraux, je négligeais de parler de la musique. *Lorry* a fait un chapitre sur cet objet, dans son traité de la mélancolie. Le docteur *Dessessars* a lu à l'institut un mémoire très-intéressant sur cet objet. Ce moyen a réussi, non-seulement sur les mélancoliques, mais aussi sur les furieux. Les impressions douces et harmoniques, excitées par un instrument bien joué, déterminent des secousses heureuses sur le centre épigastrique, qui raniment ou calment le système nerveux, et le ramènent dans la direction propre à la santé. A cette explication des effets salutaires de la musique, je serais tenté de lui en substituer une autre qui repose plus directement sur les faits observés, et qui fait rentrer ce moyen curatif dans la classe de ceux qui agissent sur les facultés intellectuelles. En suspendant les idées délirantes, en fixant l'imagination sur les sons mélodieux, sur l'harmonie de la composition, sur la perfection de l'exécution, en s'associant à d'anciens souvenirs agréables, la musique réussit à rendre les aliénés à la raison. Une jeune femme italienne avait perdu la raison à la suite de chagrins violens. Une de ses amies qui lui donne des soins s'avise de chanter différens airs, dans l'intention de se distraire. Chaque fois qu'elle chante des airs italiens, la malade se tait, se calme et paraît écouter. Le médecin saisit cette indication. On fait de la musique italienne dans une chambre voisine de celle de la malade, et les convulsions cessent avec le délire.

Obs. Un jeune homme âgé de 38 ans, ami des arts, qui ont fait toute sa vie son unique occupation, est plongé dans un état de démence mélancolique. Ses parens viennent faire de la musique pour le distraire. Il était en ce moment dans une sorte de stu-

---

(1) Extrait de l'excellente Dissertation sur la mélancolie, par M. *Carpentier.*

peur. Aussitôt qu'il entend les instrumens, il prête une oreille attentive. Bientôt il sort de sa stupeur, accompagne le son des instrumens des gestes les plus expressifs. On joue un air sur lequel il a dressé les figures d'une contre-danse qui porte son nom; c'est mon enfant, dit-il. La séance ne se termine point qu'il n'ait récité de très-jolis vers, et dit les choses les plus raisonnables. Quelques jours après, on veut réitérer le même moyen; cette fois les parens veulent que le malade soit au milieu d'eux. Je leur fais part de mes objections; ils insistent. Rien ne peut émouvoir ce jeune homme, il est plus sombre, plus triste. Ce fait que j'ai vu se renouveler encore une fois ne prouve-t-il point que c'est moins aux effets physiques de la musique, aux ébranlemens qu'elle cause au système nerveux, qu'à l'attention fixée, arrêtée, tendue sur des sons agréables, mais éloignés. Si le malade est prévenu que la musique est pour lui, s'il voit les musiciens, on doit s'attendre à des succès incertains. Il faut un petit nombre d'instrumens, placés à une certaine distance, de sorte que, pour être entendus, il faille prêter une grande attention.

En parcourant les diverses circonstances dans lesquelles on peut appliquer les passions au traitement de la manie, on est étonné que cette application ait échappé à la plupart de ceux qui se sont appliqués à l'étude de l'aliénation. Un jour peut-être, en multipliant les faits, en précisant les cas où le traitement réussit, on pourra établir les principes d'une thérapeutique morale. Mais quelle intelligence, quelle habitude, quelle sagacité, quel tact ne faut-il pas pour appliquer ces principes et pour les seconder de tous les moyens possibles! Le professeur *Pinel* a senti la difficulté de faire concourir toutes les circonstances en faveur de la guérison des aliénés. Presque toutes avaient été méconnues ou négligées, parce qu'on pensait que les insensés, les lunatiques, les fous, ne pouvaient jamais raisonner. Cette erreur prend sa source dans l'abandon où l'on a laissé ces malades, dans le peu de soins qu'on a mis à démêler les principes de leur détermination. Ils raisonnent

tous plus ou moins ; il ne nous paraissent délirans que par la difficulté où nous sommes de connaître l'idée première à laquelle se rattachent toutes leurs pensées, tous leurs raisonnemens. S'il était facile de se mettre en harmonie avec cette idée-mère, nul doute qu'on guérirait un plus grand nombre d'aliénés. Plusieurs observations précédentes démontrent cette vérité; mais on n'avait point cherché à connaître la situation morale et intellectuelle de l'aliéné : on avait jugé que ses facultés mentales étant lésées, elles ne pouvaient jamais s'exercer librement. Dans les plus grandes douleurs n'y a-t-il point des intervalles de calme, et même de jouissance ? La force vitale, dans toutes les circonstances de son activité, n'a-t-elle pas besoin de relâche ? Elle ne se soutient montée sur le même ton, que par intermittences. Si dans les lésions physiques il y a des momens de repos, pourquoi dans les lésions morales n'y aurait-il pas de temps de rémission ?

Bien souvent ce qu'on appelle détermination automatique, impulsion irrésistible à mal faire, est l'effet d'une détermination bien réfléchie, et souvent bien méthodiquement raisonnée. Celui qui veut mettre le feu dans l'appartement où on le retient ne raisonne-t-il pas juste sur sa situation? Ces moyens sont extrêmes sans doute ; mais ne lui est-il pas impossible d'en mettre d'autres en usage? S'il se porte à cet excès, c'est que les déterminations sont en raison directe du désir, et les désirs sont d'autant plus impérieux, que la résistance est plus forte ; car, en morale aussi bien qu'en physique, il y a une stastistique. Celui qui, frappé de terreur panique, prend la résolution de ne plus bouger, de ne plus parler, par la crainte d'être maltraité ; de ne pas manger pour exciter la pitié de ceux qui l'entourent, celui là ne raisonne t-il pas bien ; surtout si sa terreur est fondée sur de mauvais traitemens antérieurs? Une jeune dame tourmentée du démon de la jalousie s'imagine qu'on veut l'assassiner. Elle s'échappe de sa maison, court les champs pendant trois heures, se précipite dans un puits. On la retire : un de ses fermiers, croyant la calmer, lui observe que si on veut se débarrasser d'elle, le poison est un moyen plus facile

et qui ne fait point d'éclat. Dès-lors cette intéressante victime de l'amour craint d'être empoisonnée, refuse toute sorte de nourriture, et passe onze jours sans manger. Je pourrais multiplier les exemples à l'infini; ils prouveraient que chaque aliéné présente des déterminations différentes; que tous sont mus par une passion exagérée, par des idées premières que nous ne connaissons pas : c'est à celui qui les traite à saisir les nuances de tous ces désordres divers. Ceci nous ramène à un précepte essentiel du traitement moral : mettra-t-on aux fers ce furieux qui veut tout incendier pour recouvrer sa liberté? Il ne peut voir un crime dans le désir de se rendre libre; son courage se roidira contre l'injustice; il deviendra plus terrible; s'il se contraint, ce ne sera que pour exécuter plus sûrement ses desseins et se donner le temps de calculer toutes ses ressources. Rendez-le à une liberté telle qu'il ne puisse en abuser, en lui laissant la satisfaction de se croire libre, bientôt il sera content, calme et reconnaissant. Celui-là ne mange point parce qu'il craint d'être maltraité ou empoisonné; soyez empressé auprès de lui; abordez-le avec le sourire de la bienveillance; prouvez-lui par l'exemple de ses compagnons qu'il ne peut lui arriver le moindre mal, le voilà rendu à la sécurité, à l'espérance, et disposé à faire tout ce que vous voudrez.

L'ignorance de ceux qui soignent les aliénés est la source d'une multitude d'erreurs dangereuses pour eux. Un de mes malades me rapportait quelques faits singuliers d'électricité, entre autres, celui-ci. Placé au milieu d'une chaîne de personnes qui se faisaient électriser, il transmettait la commotion électrique à ceux qui étaient après lui, sans l'éprouver lui-même. Son domestique me dit : M... a bien battu la campagne; heureusement j'avais écouté avec beaucoup d'intérêt.

Obs. Un jeune homme de 20 ans arrive dans une auberge. A ses questions, à ses réponses, on juge qu'il a perdu la raison. On le renferme dans une petite chambre, on lui enlève son ar-

gent et ses effets. Il se croit tombé dans un repaire de voleurs, et cherche à s'en retirer par tous les moyens possibles. On le lie, on le garrotte. La fureur est à son comble. Si un personnage imposant fût venu dissiper ses craintes, n'aurait-on pas prévenu un accès qu'un traitement rigoureux et irréfléchi à rendu très-long? Ce même jeune homme éprouve un second accès l'année suivante. Deux ans après, il ressent tous les préludes d'un troisième accès. Il vient à Paris, consulte le professeur *Pinel*, qui conseille une saignée, des bains tièdes, des lotions d'oxicrat sur la tête, des boissons laxatives. L'exécution de ces conseils m'est confiée. Ce jeune homme entre dans ma maison. Depuis un mois, il éprouve une céphalalgie violente; le visage est rouge, surtout les pommettes; les yeux sont fixes ou très-mobiles; le regard soupçonneux; la physionomie triste: souvent il n'est pas à ce qu'on lui dit; enfin il est tourmenté de la crainte d'une rechûte prochaine. Je m'attache à dissiper ses inquiètudes, à relever son courage, à gagner sa confiance. Le huitième jour, il se trouve mieux. Après une course forcée, il va au spectacle, en sort avec une céphalalgie atroce: Je sens, me dit-il, des étourdissemens, un feu dans l'intérieur de la tête, et tout ce qui a précédé les deux 1.ers accès. Le sommeil de la nuit est agité. Le lendemain, bains tièdes, lotions d'oxicrat. Deux heures après, pendant le dîner, visage pâle, les yeux fixes, convulsion des muscles de la face, sentiment de froid aux membres, chaleur brûlante dans l'intérieur du crâne; malgré mes exhortations le découragement est à son comble. Tout-à coup, il balbutie: ne me quitte pas, je suis fou, s'écrie-t-il. Aussitôt, face décolorée, traits altérés, les yeux fixes et ternes, paupières très-mobiles, quelques mots incohérens, mouvemens convulsifs des membres, comme s'ils allaient obéir à une aveugle fureur. Je n'avais pas cessé d'encourager le malade par des paroles consolantes. Je recourus à un langage énergique pour ébranler son imagination, exciter son courage abattu et rappeler sa confiance. Une heure se passe dans cet état. Alors la scène change: le malade se plaint du froid. On le réchauffe; peu-à-peu le

visage se colore, les yeux perdent leur fixité, l'imagination se calme, les craintes se dissipent, la physionomie prend un caractère plus tranquille, une douce moiteur se répand sur tout le corps. *Vous m'avez sauvé*, furent ses premières paroles : le soir même nous fîmes ensemble une partie de billard.

Les considérations précédentes, les faits sur lesquels elles reposent nous montrent les passions toujours en rapport avec l'aliénation mentale ; elles indiquent mieux que les définitions ce que l'on doit entendre par *traitement moral* de cette maladie. S'il est essentiel de provoquer des secousses violentes, en excitant telle ou telle passion pour subjuguer les aliénés, pour dompter leurs prétentions, pour vaincre leurs emportemens, il n'est pas moins important d'être bon, sensible, affable, prévenant à leur égard : mais toujours c'est par des secousses morales qu'on obtient leur guérison. Si l'on a regardé le traitement moral comme vain et illusoire, c'est qu'on ne s'entendait point. Il ne se borne point à consoler les aliénés, à relever leur courage, à réprimer leur fureur, à raisonner avec eux, à combattre les écarts de leur imagination ; on n'a jamais prétendu les guérir en argumentant avec eux, cette prétention serait démentie par l'expérience journalière : les passions cèdent-elles aux raisonnemens? L'aliénation et toutes ses variétés ne sont-elles pas des passions portées à l'extrême? les traiter avec des formules dialectiques et des syllogismes, ce serait mal connaître la marche des passions et l'histoire clinique de l'aliénation mentale. Sans doute les avis, les conseils, les raisonnemens, les consolations sont des moyens de guérison; nous en avons vu beaucoup d'exemples ; mais ce n'est qu'en donnant une secousse morale, en plaçant l'aliéné dans un état opposé et contraire à celui dans lequel il était avant de recourir à ce moyen. Est-ce que les crises, dans les maladies aigues, n'agissent point aussi en secouant fortement l'organisme? Ne provoque-t-elle pas un trouble, un désordre, un bouleversement d'où la nature sort triomphante? Les crises sont aux altérations morbides du solide et du fluide, ce que les secousses mo-

rales sont aux maladies de l'homme intellectuel et moral. Il est constant qu'on ne guérit point par de simples raisonnemens ; les malades ont beau les entendre, les comprendre même, il leur manque la force de conviction, force qui ne s'acquiert qu'après un violent ébranlement dans la mélancolie, genre d'aliénation si difficile à guérir. Il est plusieurs mélancoliques qui connaissent très-bien le désordre de leurs facultés intellectuelles ; ils suivent parfaitement les raisonnemens qu'on leur fait ; ils lient fort bien les idées : on les surprend quelquefois dans la solitude repasser ce qu'on leur a dit ; ils font effort pour croire, mais ils ne peuvent concevoir l'idée déterminante qu'on tâche de leur suggérer ; ils retombent toujours sur leurs idées favorites, et ils y adhèrent d'autant plus, qu'on s'efforce davantage de les dissuader. — J'entends très-bien ce que vous me dites, me disait un jeune mélancolique ; je suis bien vos raisonnemens, si je pouvais vous comprendre et si je pouvais me convaincre, je ne serais plus fou, vous m'auriez guéri.

Obs. Une dame âgée d'environ 60 ans, d'un tempérament sanguin, d'un caractère vif, pétulant, emporté ; sujette à des maux de nerfs affreux depuis l'âge de 20 ans, époque de sa première couche, après avoir sauvé des orages de la révolution une faible portion de sa fortune, s'était retirée en province avec une personne qui lui était chère. Il y a six ans qu'à l'occasion d'un chagrin affreux, ses menstrues cessèrent tout-à-coup et n'ont plus reparu. Cependant elle a continué de se bien porter, quoique tourmentée par des chagrins domestiques et par le spectacle d'une maladie convulsive dont était affecté le compagnon de sa solitude. Vers le mois de février 1801, elle eut un premier accès de délire maniaque qui dura quatre mois. L'année suivante, nouvel accès sans fureur, mais accompagné d'une idée prédominante. Tous ces accidens cessèrent en octobre. Le mois d'avril suivant, 1803, elle tomba dans un délire mélancolique, s'imaginant que le temps allait lui manquer ; qu'elle n'aurait jamais assez de temps

pour finir ce qu'elle entreprenait; qu'elle ne savait à quoi l'employer : cet état la jetait dans une sorte de désespoir qui lui faisait désirer la mort, en lui rendant son existence affreuse et insupportable. Néanmoins, elle s'occupait, écrivait très-bien, était très-gaie en société. Elle sentait tout le ridicule de son délire, savait ce qu'il fallait pour le dissiper, raisonnait sa maladie mieux que personne; elle se traitait moralement : elle-même, se proposait les meilleurs argumens. — Je sais que cette idée est absurde, elle me tourmente, me rend malheureuse, me fait désirer la mort; je sais qu'il faut me distraire, courir, travailler; je sais tout cela; mais mon idée est là, et je ne guéris point. Cet état durait depuis dix-huit mois, lorsque cette dame vint à Paris. Visage très-rouge, douleur susorbitaire, constrictions épigastriques, abdomen légèrement tendu, douleur gravative vers la région splénique; le matin, bouche amère, quoique la langue fût rouge et humectée; soif modérée; sommeil de 3 à 4 heures; s'il était plus prolongé, la malade était plus tourmentée de ses idées. Le soir, il y avait un peu de rémission, *parce que le jour était fini :* du petit-lait, beaucoup d'exercice, des bains, surtout l'éloignement de ses habitudes et de la personne dont les convulsions lui faisaient tant de mal, amenèrent un mieux très-marqué. Après quinze jours, elle prit du camphre quatre fois par jour, huit grains chaque fois, combiné avec le nitre. Après quatre jours, elle fut débarrassée de ses idées importunes. Ce retour à la santé ne fut pas de longue durée. Un mois s'était à peine écoulé, qu'elle eut une violente altercation avec ses enfans : dès-lors, elle se sentit souffrante; elle parla avec beaucoup de vivacité; elle devint d'une activité extrême, et finit par tomber dans un délire furieux, d'autant plus funeste, que cette dame intéressante ne paraît pas d'une force physique propre à supporter impunément pour ses jours une secousse aussi forte.

J'ai voulu rapporter cet exemple, auquel je pourrais en joindre beaucoup d'autres, pour prouver combien peu le raisonne-

ment seul, sans secousse qui ébranle, est propre à rappeler la raison égarée. Il est remarquable que, de tous les aliénés, ceux qui connaissent le mieux leur maladie, ceux qui déraisonnent le moins, ceux qui délirent sur un plus petit nombre d'objets, sont ceux qui guérissent plus difficilement. Les furieux sont dans les circonstances les plus favorables. La fureur est aux maladies mentales ce que les maladies aiguës sont aux maladies qui attaquent l'organisme physique de l'homme. La mélancolie, de même que les maladies qui marchent sans violence comme sans caractère, qui tendent à devenir chroniques, guérissent difficilement ou mal, à moins qu'une crise physique ou morale ne dissipe le nuage épais qui obscurcissait l'intelligence, ne brise la chaîne vicieuse des idées, ne rompe l'habitude de leur funeste association, ne détruise leur fixité désespérante, ou ne dissipe le charme qui empêchait l'aliéné de concevoir ce qu'il entend, ou ne lui rende l'énergie propre à se surmonter lui-même. Ce n'est donc pas dans une série de raisonnemens que peuvent consister les ressources du traitement moral de l'aliénation mentale, mais bien dans la direction donnée aux passions de l'aliéné.

Ces considérations doivent faire juger ce qu'il faut penser des gênes, des contraintes, des liens, des tortures prodigués aux aliénés, le plus souvent sans but, sans motifs et sans réflexion, presque toujours au détriment de leur santé. Que de fous restés à jamais fous par suite des mauvais traitemens! Que de furieux cesseraient bientôt de l'être, si l'on ne s'avisait pas de les exaspérer par des châtimens, des réclusions, des propos aussi barbares que funestes! Ah! si quelquefois il est essentiel de leur inspirer de la crainte; s'il est utile de frapper leur imagination par un appareil formidable; s'il faut recourir à une fermeté imposante, n'oublions pas que les chagrins, les peines, la trop vive susceptibilité sont les causes les plus fréquentes de l'égarement de la raison; que ce qui a pu l'égarer doit nécessairement entretenir cet égarement! Il serait à désirer de pouvoir placer tous les aliénés dans des positions

plus agréables et plus riantes que celles où ils étaient avant d'être malades. Eh! loin de les maltraiter, imitons plutôt, à leur égard, le culte superstitieux de quelques contrées méridionales où l'on regarde comme un présage heureux d'avoir un fou dans une famille, et où on a pour eux tous les soins et les égards de la délicatesse et de l'amitié la plus recherchée : tâchons de réaliser les vœux du Virgile français :

Adoucissons leur sort, traitons avec bonté
Ces malheureux bannis de la société.
De ces manes exclus des sources de la vie,
Laissons errer en paix la libre fantaisie....
Par de durs traitemens ne l'effarouchons pas;
Que des objets rians se montrent sur leurs pas....

Poème de la Pitié, chant. 2.

APHORISMI HIPPOCRATIS.

I.

Autumno verò etiam æstivi multi, et quaternæ febres, atque erraticæ, et lienes, et hydropes, et tabes, et urinæ stillicidia, et intestinorum levitates, et coxendicum dolores, et anginæ, et crebri anhelitus, et volvuli, et comitiales, et insaniæ, et melancholiæ. *Aph.* 22, *sect. III.*

I I.

Mulieribus quibus in mammas sanguis in tumorem convertitur, furorem significat. *Aph.* 40, *sect. V.*

I I I.

Insanientibus si varices, aut hæmorrhoides accesserint, insaniæ solutio fit. *Aph.* 21, *sect. VI.*

I V.

Metus et tristitia, si diù perseverent, melancholicum id ipsum. *Aph.* 23, *ibid.*

V.

Morborum melancholicorum periculosi decubitus, aut corporis siderationem, aut convulsionem, aut furorem, aut cæcitatem significant. *Aph.* 56, *ibid.*

V I.

Ex furore intestinorum difficultas, aut hydrops, aut vehemens mentis emotio, bonum. *Aph.* 5, *sect. VII.*